Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

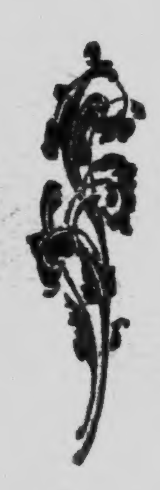
10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
							✓															

ALBERT LOZEAU

BILLETS

DU SOIR

(Nouvelle Série)



Imprimerie du DEVOIR
MONTREAL
1912

EAU

R

ALBERT LOZEAU

BILLETS DU SOIR

(Nouvelle Série)



Imprimerie du DEVOIR
MONTREAL
1912

9

DU MÊME AUTEUR :

L'ÂME SOLITAIRE, Deuxième Édition

BILLETS DU SOIR, (Première Série) Épuisé

LE MIROIR DES JOURS, Poésies

À GENOUX, Poésies religieuses. Un petit volume en préparation.

L'heure nonchalante

Que le Seigneur est bon de nous accorder parfois des heures tranquilles, des heures de recueillement, des heures où il se peut bien que le coeur soit en prière sans le savoir,—des heures de vie presque végétative...

Le soleil donne en plein sur la rue où rien ne se passe. Les cailloux gris se chauffent aux rayons et quelques brins d'herbe verdissent. De petites filles dansent à la corde. C'est dimanche.

On dirait que la Nature rêve indolemment. L'inquiétude de demain est absente de l'air, tant le présent semble éternel.

Certains instants paraissent ne pas être de ce monde. On les goûte plus qu'on ne les sent, comme une rose doit boire la lumière. Ils sont allégés des habituels fardeaux; ils passent, et leur effleurement est une caresse. Une puissance divine leur a donné des ailes, qui nous entraînent doucement avec elles, mais pas bien haut.

On n'atteint pas les hauteurs sans efforts, et l'âme est ici trop nonchalante pour aider à l'ascension, se complaisant en une passivité animale. Abandonnée au charme de la minute qui l'a conquise,

elle ne désire rien au-delà du plaisir de vivre ainsi, molle et toute livrée,—tandis qu'une musique lointaine chante dans sa propre voix, qu'elle écoute...

Les cloches sonnent vèpres, sans nuire au silence, comme c'est le privilège de l'harmonie. Elles ne dérangent pas ce qui somnole, en se balançant d'un mouvement paresseux. Et leurs notes fondent aussitôt dans le soleil.

Et le jour coule comme un fleuve d'or sous l'azur, où voguent lentement des nuages de neige perpétuelle. Tout semble près de s'endormir...

Magnificat! Magnificat! reprennent les cloches. Réveillons-nous, mon âme, et glorifions le Seigneur! Bénissons-le d'avoir créé le ciel, si pur, et toutes les étoiles, si bleues; la terre et tous les arbres, tous les oiseaux et toutes les fleurs; la mer et toutes les îles, tous les poissons, toutes les bêtes et tout ce qui existe!

Magnificat! Magnificat! c'est l'heure de se sentir un homme et d'adorer!

L'eau

Voici revenue l'heureuse saison où fillettes et garçons mettent les pieds dans l'eau. Mystérieux attraits des flaques et des rigoles! L'onde limpide ou trouble exerce sur la jeunesse une influence indicible, qu'elle s'étende en mare canotable ou se contienne en une cavité grande comme un petit plat. Le plaisir de flotter sur une masse liquide s'explique; la volupté de mouiller ses bottines dans un trou minuscule échappe à l'entendement humain.

J'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, un enfant planté, plus immobile qu'un dieu Terme, dans une flaque boueuse, recueilli, les yeux au sol, comme attendant quelque chose de surnaturel. Le miracle accompli, il s'en retira triomphant. L'eau souple ayant atteint ses bas, les pieds et l'âme assouvis, il courut faire constater le prodige par ses camarades!

L'eau subjugue. Puisque les enfants, qui ne résistent pas aux sollicitations, l'écoutent et la subissent, c'est qu'elle recèle des charmes inconnus, qu'on sent, mais qu'on ne définit pas. Si je voulais me suicider, il me semble que je me jetterais dans un puits.

L'eau possède des vertus magiques. Vers le soir, elle prend feu sans brûler. Même noire, elle ne salit pas la lumière qu'elle réfléchit. Plus elle est fangeuse, mieux elle reproduit la beauté du jour.

L'eau appelle comme des yeux, avec plus de force et de plus loin. Elle frémit sans cesse imperceptiblement. Elle a des rides, étant vieille comme le monde et pourtant toujours jeune. Qu'elle traîne les rues ou roule amplement dans les fleuves, les hommes la regardent passer, marchent dedans, et les petits la prennent dans leurs mains. On ne sait quel pouvoir sympathique est en elle.

Les enfants doivent obéir à quelque attirance secrète; leur penchant aux choses défendues ne saurait seul expliquer cet amour du barbotage. Ils sont esclaves d'une loi inexorable et douce;— à moins que, déjà rusés, ils se mouillent les pieds simplement pour prendre le rhume et manquer la classe.

Après tout, c'est possible...

Enfin!...

Chouette de température! Soixante-cinq degrés à l'ombre et juste assez de vent pour balancer la cime des arbres. C'est une ivresse de respirer le jour qui sent l'avril ensoleillé. Un petit papillon qui parait en papier jaune voltige naïvement au-dessus d'une grosse femme dont le chapeau arbore des fleurs de coton rose. Chaque fois qu'il tente de se poser, son instinct l'arrête: il a déjà le sentiment de la nature...et de la beauté féminine!

Deux, quatre, puis une dizaine de fillettes en voiles blancs passent, pareilles à de petites Saintes Vierges. Elles sont toutes jolies sous le tulle flottant; la plupart marchent en regardant le bout de leurs souliers qui leur font peut-être mal. L'air est vraiment à la première communion, léger, tiède et paisible, et le ciel resplendit de pureté séraphique.

C'est en vers qu'il faudrait chanter cela, en vers au bout desquels tinteraient, comme des clochettes de cristal, des rimes blanches et bleues. On se referait une âme d'enfant qui voit les anges, et l'on dirait toutes sortes de belles choses incomprises des hommes. Il y aurait des lys et des violettes, des roses

virginales, des cierges et des étoiles, un cliquetis argentin de chapelets et de médailles, de majestueux accents d'orgue. Il y aurait encore des yeux baissés sur le monde et grands ouverts sur Dieu, des parfums d'encens et de vertus...

Ecrivez ce poème; vous y gagnerez peut-être quelque gloire. Je vous abandonne volontiers mes indications: moi, je ne travaille jamais quand il fait beau! Je me contente de regarder, et plus prévoyant en ceci que la fabuleuse cigale, je m'approvisionne d'images en vue de la morte saison.

C'est tout de même un jour délicieux! Les arbres sont pleins de promesses et les oiseaux s'égosillent sur les toits. Les nids sont avancés, et tous les becs ont un brin de paille. Ça va bien.

Mais voyez comme les meilleures sensations sont vite gâtées: pendant que je respire voluptueusement la délicate atmosphère de cette suave après-midi, de l'autre côté de la rue le piano entonne un "*cake walk*" d'une vulgarité tout américaine, et qui semble une injure jetée à la face du ciel et de la terre!

Rentrons!

Parva Domus...

J'aime les chambres petites. A cet égard, la mienne est un chef-d'oeuvre. On y tient deux à l'aise, trois en se tassant.

J'aime aussi les murs nus,—j'espère que je ne scandalise personne?—presque aussi nus qu'un plat d'argent ou qu'un discours d'échevin lettré. Un mur blanc, une feuille de papier vierge font mes délices, parce que j'y dessine imaginairement toutes sortes de choses remplaçables et transposables à volonté. Le barbouillage du papier et la "décoration" des murs sont, à n'en pas douter, imputables à la perversion de l'esprit humain.

Tenez, voulez-vous mon idée? La Joconde n'a pas été volée: elle s'est enfuie d'elle-même, lasse d'être depuis si longtemps suspendue aux murailles du Louvre, contre tout bon sens. Elle a bien fait, la pauvre illustre femme, et je l'approuve d'être allée se coucher quelque part dans un bon lit de plume.

Encore que l'on vante les somptueux appartements à vastes pièces, au double point de vue de l'hygiène et du confort, je ne crois pas qu'on y vive heureux. Le bonheur recherche les petits coins pas cher, où il y a juste assez d'air pour res-

pirer à son goût, et suffisamment de soleil pour se voir. J'ai toujours remarqué que le sentiment s'éparpille dans un salon et se concentre dans un boudoir.

C'est peut-être qu'un boudoir est plus propice à l'intimité qu'un salon où quelque mélomane joue du piano...

Si un philanthrope me donnait à choisir entre une maison petite et une grande, je prendrais la petite, quitte à l'agrandir plus tard. A l'intérieur, on ne verrait aucune tenture, nul tapis, et je laisserais au bois son aspect naturel. Au centre de chaque pièce, une horloge haute battrait la marche du temps. L'absence de meubles réjouirait la vue. Forcés de s'asseoir par terre, les gens qui viendraient ne séjourneraient pas longtemps: ce serait exquis!

Chacun comprend le bien-être à sa façon, n'est-ce pas? Si nous n'avions pas le droit de nous priver de ce qui nous embarrasse, quelle liberté nous resterait donc? Au siècle où nous sommes, c'est d'encombrement que nous souffrons,—même les gueux comme vous et moi, sauf le respect qui vous est dû!

Simplifions, simplifions l'existence, sans toutefois toucher à l'ortographe: les typos sont là!

Parva domus, magna quies.

Le Téléphone

En autant que l'on peut obtenir le bon numéro, le téléphone est une invention utile. On se parle sans se voir, ce qui, dans bien des cas, est à l'avantage des abonnés. N'insistons point.

Le mensonge est aisé au téléphone; le rôle de feindre incombe entièrement à la voix; les yeux, la physionomie, les attitudes demeurent inemployés. Pour ma part, je n'ai jamais tant menti que depuis le jour où cet immoral appareil fut placé sur ma table!

C'est bien laid, direz-vous: j'en conviens. Mais considérez que n'ayant jamais su débiter une blague sans rire, et par conséquent, sans rater mon effet, ce m'est un infini plaisir de couler mes phrases dans le transmetteur, la figure à l'abri des regards plus ou moins sceptiques. La comédie prendra fin—et mon abonnement aussi—lorsque chaque téléphone sera compliqué d'un miroir révélateur.

En attendant, j'en gobe des histoires, de mon côté! La Justice Immanente, qui ne porte son bandeau que sur un oeil, ne me perd pas de vue, et, plus souvent qu'à mon tour, je suis puni par où je n'ai pas encore eu le temps de

pécher! Devinez le reste.
Trève de plaisanteries.
Le téléphone est un instrument s
rieux, et, à le considérer comme le véh
cule de nos sottises, nous avons tort s
toute la ligne. (J'espère que la Compagn
m'offrira quelque chose en récompens
de ces mots aimables). Aux gens q
manquent de patience, suggérons de t
léphoner seulement trois fois par jou
de préférence avant les repas, pour n
pas nuire à la digestion. C'est un exce
lent exercice qui leur inspirera, par su
croit, de la pitié pour la jeune fille obl
gée de subir leur mauvaise humeur.
Moi, par exemple, j'ai appris à to
souffrir en silence depuis que je d
mande mes communications en françai
J'en suis heureux, étant devenu le pl
beau caractère du monde,—le plus rés
gné, le plus doux, etc., et le plus humbl
Tout à l'heure, j'ai qualifié le tél
phone d'immoral: je me rétracte, j'e
lève l'*im*.

Il y a autre chose aussi que j'enlèvra
à mon téléphone: la sonnerie; mais l
règlements s'y opposent.
J'enlèverais encore...Baste! à la fi
il faut bien que je le garde tel qu'il es
je paie pour l'avoir comme ça!

Étude de "Moines"

Chut! ne faites pas de bruit...Le moine va dormir...Le moine dort... Entendez son petit ronflement musical, sa chanson qui tourne, tourne, tourne jusqu'à mourir d'étourdissement...

Avec les jours printaniers, les moines ont fait leur apparition, de préférence sur les pavés de pierre. La ficelle est en grande demande, et en grand honneur le propriétaire du plus beau moine!

Le vrai moine, le seul digne d'être cité au premier rang, n'est pas gros, mais il est en coeur de galac. Il ne tourne pas mieux que les autres; seulement, à la "poque", (lutte pointée) il ne se fend jamais et défie ces énormes moines de bataille dont le pivot est fait d'une alène ou d'un clou de fer à cheval. Ce sont là des jouets exclusivement destinés aux combats du trottoir; ils sont disgracieux et tournent avec un angle d'au moins 45 degrés, comme s'ils allaient s'abattre aussitôt. Ils ne chantent guère; ils sont les casse-moines de l'espèce.

Il y a beaucoup d'autres moines, peinturés ou baignés dans la teinture pourpre ou verte, en bois de différentes essences, de tailles diverses. Tous brisent les vitres et éborgnent les passants.

Qui n'a pas fait tourner son moine, e
qui n'a pas participé à quelques concour
dont la palme—façon de parler—éta
gagnée par le possesseur du moine a
sommeil le plus prolongé? Et qui n'
pas délibérément refusé l'offre de deu
moines vaincus pour un moine cham
pion?

Faire tourner un moine s'apprend vite
l'enroulement de la ficelle ne comport
aucun mystère, et la manière de lance
l'objet est simple. Cependant, les fem
mes y sont généralement inhabiles; auss
n'en voit-on point par les rues s'amuse
à ce jeu innocent. Si elles pouvaient e
espérer certain succès, vous les verrie
adopter ce divertissement avec autant d
hardiesse qu'elles ont accepté les cha
peaux-casseroles, abat-jour ou para
pluies. La concurrence serait désas
treuse pour les enfants. Ils se dédom
mageraient en fournissant de la ficell
"éventée" à ces dames, à triple prix!

Le moine tourne sur la pointe ou su
la queue. Les experts le font aussi évo
luer obliquement suspendu par la pointe
puis d'un geste brusque et mesuré, l
reçoivent dans leur main droite où i
achève de tourner: c'est de l'art...
ficelle!

Sans viser à d'aussi merveilleux résultats, les enfants sont satisfaits quand leurs moines dorment avec une complaisante paresse, en dévidant longuement un léger bruit de soie harmonieuse...

La Lettre

Savez-vous ce qui m'arriverait si, au lieu d'écrire sur le premier chiffon venu, j'avais devant moi une feuille de papier à lettre? Je tracerais d'abord le nom de la ville, le quantième, le mois et l'année sans hésitation. Ensuite commencerait la difficulté. Je songerais longtemps, longtemps, puis j'enverrais la correspondance au diable!

Qu'y a-t-il donc dans une simple feuille de papier, du moment qu'elle est à lettre, qui vous enlève, sur le champ, jusqu'à la dernière de vos idées et vous change le caractère au point que c'est à ne vous y plus reconnaître?

On griffonne n'importe quoi sur n'importe quel papier, en se jouant; on dirait que le papier à lettre recèle un charme malfaisant qui anéantit les facultés épistolaires, et vous contraint parfois, malgré la répugnance éprouvée, à recourir à l'odieuse carte postale! C'est l'opinion de mon ami et la mienne.

Nous en causions, l'autre jour, au sujet d'une lettre à laquelle il aurait dû répondre voilà bientôt trois mois. Il s'y était loyalement essayé à plusieurs reprises, sans résultat satisfaisant. Il en gémis-

sait et s'appliquait les plus viles ép
thètes.

—Console-toi, lui disais-je, tu souffr
d'un mal répandu. (Si tant est que ce s
une consolation). S'il est impoli, d'apr
la civilité puérile — oh! combien! —
honnête de ne pas répondre, il est ho
teux de mettre les gens dans une positi
telle qu'ils pèchent forcément contre
politesse. Ceux qui t'écrivent apr
avoir été mis au courant de ton ma
tyre, sont des indélicats: ils ne mérite
point que tu t'occupes d'eux. Ne fa
pas la bêtise de leur répondre: ils r
commenceraient!

Mon ami me quitta, rassuré.

Le lendemain, pris de remords, il s'e
cusa de son retard en une lettre cha
mante de naturel et de bon goût.

Le Printemps

Parions qu'il nous prépare une surprise, qu'il va nous arriver en . . . coup de vent, tout épanoui de soleil!

Parions toujours, ça n'engage à rien; courir le risque, c'est prendre un billet à la loterie de l'espérance.

Vous devinez, intelligents lecteurs, qu'il s'agit du printemps,—selon le titre,—sujet vieux comme le monde, saison qui semble désormais n'avoir existé que dans les temps très anciens.

Suis-je ridicule d'en parler encore? En tout cas, je n'en dirai pas grand'chose.

Du printemps, je connais la pluie, qui est détestable. J'aime l'eau qui tombe en rayant d'argent l'espace, l'eau des pluies d'été qui coule en clairs ruisseaux le long des rues en répandant une fraîcheur qui sent la terre. Ce plaisir ne reviendra pas de sitôt; nous sommes à l'époque de la boue, pas même "naturelle", puisque le crottin de cheval y entre pour 90 p.c., d'après mon ami, chimiste à ses heures perdues.

Et les arbres ne font-ils pas pitié? Rien ne s'annonce aux branches; seule, une pâle rougeur en colore l'extrémité. N'est-ce pas triste à pleurer? A quand les

feuilles nouvelles? Pas avant la Saint-Jean-Baptiste bien sûr...Hélas!

O le parfum des violettes!

Il me semble que j'écris sur une chose morte à force de renoncement. Console-toi, me dirait mon ami, il y a l'été.

—Oui, mais l'été n'est exquis qu'à la fin du printemps, et si le printemps s'entête à ne pas paraître? Ce sont les transitions qui sont belles, le passage de la saison mourante à la saison naissante. Je ne veux pas entrer de plain-pied dans l'été; je veux suivre jour à jour, nuance à nuance, l'effet du réveil et de l'épanouissement sous la lumière éternelle. Je ne veux pas voir l'herbe toute poussée sous la neige fondue; il me faut la regarder poindre en observant son progrès d'heure en heure: c'est pour cela que j'aime le printemps.

Mon ami répondrait que je suis poète, il se moquerait aimablement de moi et la discussion serait finie.

Ne désespérons pas cependant: est-on jamais sûr de rien? Tout arrive, même ce qu'on désire.

Pariez-vous?

A Mademoiselle Frimousse

Comme ça, mademoiselle Frimousse, vous me menacez, si je ne vous reçois pas, de venir regarder par ma fenêtre? C'est assez difficile; vous avez beau grimper sur les chaises, sauter sur les tables, aurez-vous le courage d'escalader une échelle d'au moins trente pieds, au risque de vous casser le cou et...le nez? Car il y a un rideau dans ma fenêtre, et, quelquefois, personne derrière le rideau! N'entendez nullement par là que je vous conseille d'entrer par la porte: la consigne y est sévère; seuls, le boulanger, le laitier, le boucher, l'épicier, etc., pénètrent chez nous sans permission. Avez-vous quelqu'article de première nécessité à me remettre?

Que voulez-vous que je fasse d'une petite fille qui s'accommode d'un siège ...par terre, qui n'est pas laide,—vous le dites et je le crois,—qui est fine et me semble dangereusement enjôleuse? Mademoiselle Frimousse, restez chez vous: vous m'empêcheriez d'écrire et mes horloges, réglées par vous, retarderaient mystérieusement...

Et puis, la vraie raison pourquoi j'aime être seul, je la tire de mon caractère détestable. Pour le public, je me fais

aimable, le temps de rédiger une demi-colonne, mais descendu des tréteaux du journalisme, dans l'intimité, seul avec moi-même ou un autre qui me ressemble, oh! c'est effrayant comme je suis insupportable! Si je vous énumérais tous mes défauts, vous regretteriez profondément votre lettre audacieuse, mademoiselle Frimousse, et vous passeriez loin de ma demeure aussi malfamée que jadis celle de Barbe-Bleue!

Vous me direz peut-être que le joli vers de Cartier: *Poli, galant, hospitalier,* ne s'applique pas à votre humble correspondant. Car enfin, vous me demandez de vous recevoir, en m'accablant de louanges sans doute sincères. C'est plus fort que moi: je ne peux pas! Les éloges m'indisposent et troublent la sérénité de mon âme! Mille excuses.

Venez, tout de même, mais tâchez d'avoir du "flair"! Ne me tombez pas sur les bras un jour que je serai avec ma petite amie, qui est jalouse on ne saurait dire à quel point! Je me ferais arracher les yeux, et vous. . .tout ce qu'une femme furieuse est capable d'arracher à une autre!

Ah! mademoiselle Frimousse, ce que vous m'embêtez!

Déménagements

Dieu merci, nous ne déménageons pas! Déménager, c'est mourir beaucoup, c'est briser autant de liens avec le passé que de meubles le long du chemin douloureux. Déménager, c'est troubler la paix des souvenirs dormant au fond des tiroirs secrets, c'est bousculer l'intimité des chambres douces et brutaliser la rêverie des choses...

Et dire qu'il y a des gens qui passent indifféremment d'une demeure à l'autre comme ils changent de tramway! Ceux-là, je les envie, car ils n'ont point d'âme, ils n'ont pas même, comme les animaux, l'instinct qui pousse à revenir toujours au premier gîte. Ils ne s'attachent à rien; leur maison ne leur représente qu'un amas ordonné de briques, de bois et de plâtre que l'on quitte sans regret. Ils s'accommodent de tous les lambris, pourvu qu'ils soient nouveaux; ils ne sont guère idéalistes. N'ayant jamais lu Lamartine ni Rodenbach,—et n'en éprouvant d'ailleurs nul besoin,—ils ne se mettent pas en peine du sort des choses qu'ils devraient aimer, et dans lesquelles ils ne voient que des objets d'utilité quotidienne facilement remplacés. Ils ne sentent pas la poésie que les

ans répandent, comme une poussière spirituelle, sur tout ce qui nous a longtemps servi. Encore une fois, ces gens sont heureux, puisqu'il est des sentiments dont il est bon d'être dépourvu.

Les lourdes voitures chargées de meubles, d'ustensiles et de caisses offrent un sujet de méditation infiniment triste. C'est un petit voyage qui fait songer au grand, lorsque nous partirons chacun avec notre bagage incohérent en son pêle-mêle et sa promiscuité de bonnes et de mauvaises actions. Nous aménagerons pour l'éternité, mais ce n'est pas nous qui choisirons le logement; il nous en sera donné un digne des morceaux que nous apporterons. Nous pouvons désigner d'avance l'habitation qui nous tente et essayer de l'obtenir: le bail ne sera signé qu'après examen des effets et sur consentement du divin Propriétaire, —et ce sera le dernier!

Je vous souhaite une petite maison à la campagn[illegible]c de beaux arbres autour, au bord d'un lac transparent rempli de grosses truites!

Où Est-elle?

Une lectrice m'écrit:

"Qu'est-elle donc devenue, cette belle chatte, qu'on n'entend plus parler d'elle?"

On me l'a volée. C'est ma faute; j'en avais dit trop de bien. J'ai excité la convoitise des larrons et j'en suis puni. Il en a toujours été ainsi de tout ce que j'ai aimé. J'ai eu de jolies "blondes", je vantais amoureusement leurs charmes, et mes amis me les prenaient. "Elles étaient du monde où les plus belles choses ont le pire destin." C'est une leçon pour l'avenir.

Où donc est-elle, ma pauvre chatte? Que fait-elle? A-t-elle une pensée pour moi dans ses magnétiques yeux verts? Est-elle heureuse? A-t-elle le loisir de soigner sa fourrure "plus blanche que la blanche hermine?" Est-elle toujours aussi grasse? Couche-t-elle près du poêle quand il fait froid? Attrape-t-elle un rat, de temps en temps? Elle était fameuse pour ça, d'une patience inlassable et d'une adresse sans égale. Jamais un seul petit rongeur aux yeux de perles noires ne lui glissa entre les pattes. C'était un modèle de chatte, comme il n'y en eut pas deux sur terre.

Que n'ai-je imité sa discrétion, que ne m'en suis-je tenu à son silence ronronnant: je ne l'aurais pas perdue! Je suis un homme, hélas, affligé de tous les défauts de l'homme. En vantant ce qui m'appartient, je crois me flatter moi-même, avec le résultat que vous savez. Si encore le monde n'était peuplé que d'honnêtes gens, mes enthousiasmes ne tireraient pas à conséquence...Il en est autrement: résignons-nous.

Fait curieux: je ne peux pas m'imaginer que ma chatte est morte. Elle est ailleurs, injustement détenue. A moins que...mais non, elle a toujours été sage, et ce n'est pas le mirage d'une banale aventure qui l'eût attirée hors du sentier de la vertu. Rien dans sa conduite habituelle n'autorise un tel soupçon. Comme le coeur humain est méchant!

Elle était belle, désirable; elle s'est promenée seule, le soir, peut-être plus insouciante qu'à l'ordinaire, et quelqu'un qui passait l'a enlevée. C'est bien simple. Je ne m'explique pas autrement sa disparition subite.

Mais que celui—ou celle—qui m'a privé de ma chatte soit convaincu de ceci: je ne la lui donne pas, il ira en enfer avec!

Le Buste

Au cas où saint Janvier rendrait à Caruso sa merveilleuse voix, le grand ténor lui donnerait, en échange, son buste en argent. L'intention est aussi louable que la forme du cadeau est typique. J'espère que saint Janvier exaucera Caruso sans égard à la récompense promise, car je ne vois pas là de quoi flatter un bienheureux. Un ex-voto à face de ténor, fût-il en métal précieux, ne vaut pas grand'chose, à moins qu'il ne chante.

Que si le vénérable saint a l'esprit quelque peu taquin, c'est le buste qui recouvrera la voix et Caruso qui le recevra du thaumaturge avec ses meilleurs compliments. On promènera le buste par le monde, les peuples applaudiront et rien ne sera changé. Le miracle durera un certain temps, après lequel Caruso rentrera en possession de sa voix et saint Janvier de son buste, et il n'y aura encore rien de changé.

Dans l'idée de Caruso, cette riche offrande serait un remerciement au saint que l'Italie vénère, mais aussi un honneur qu'il lui ferait. Un remerciement qui lui coûterait peu, car chaque note sortie de son gosier lui rapporte je ne

sais plus combien de piastres; un honneur, parce que la binette du ténor fameux est, d'après lui-même, une chose tout à fait remarquable. En tout cela, il n'y a pas trace de sacrifice; seule, la vanité s'étale avec une naïveté qui désarme, appelle le sourire et dispose à l'indulgence.

Il est connu que les ténors sont vaniteux plus qu'il n'est permis à l'homme, mais chacun de nous a sa dose de suffisance, et s'ils sont rares ceux qui vont publiquement jusqu'au buste, cela tient à ce que les caractères sont différemment démonstratifs. Caruso, lui, a pour excuse une voix admirable qui suscite de profondes émotions, des joies nobles; que d'autres, n'ayant rien d'enviable, s'offrent en hommage à soi-même sur des autels qu'ils se sont dressés hypocritement,—vaines statues de papier mâché!

Bon saint Janvier, écoutez Caruso d'une oreille propice; ne soyez pas froissé si sa reconnaissance s'exprime d'une façon bien humaine; ayez pitié des ténors; tenez compte de leur intention, pas plus; fermez les yeux sur leurs figures creuses coulées en argent, car ne savez-vous pas: "Combien de grands chanteurs sont bustes à ce point?"

Guerre au Bruit !

Toute l'ombre est percée d'étoiles. Il fait frais dans le vent noir. Des globes électriques suspendus au milieu de la rue ressemblent à de petites lunes artificielles et clignotantes. Beaucoup de gens se promènent qui surgissent de la lumière violet pâle et disparaissent dans l'obscurité.

Les automobiles, avec les gros yeux ronds de leurs *fanaux*, fouillent la nuit et passent en sonnant de la trompe rauque, ou en faisant *siffler* la sirène lugubre. Le long de l'asphalte régulier, des enfants montés sur patins à roulettes ajoutent un bruit de ferraille grinçante à ce tintamarre ambulant. Deux ou trois pianos enchevêtrent leurs airs d'un côté à l'autre de la chaussée, tandis qu'un *fifre* répète le même morceau depuis trois ans. Pour leur part, les tramways font la basse dans cet orchestre.

Charles Guérin a écrit ce beau vers: "La pensée est la plus amère des maîtresses;" elle est aussi la plus exigeante; mais la plus craintive est la pensée qui s'est accoutumée au silence: le bruit l'effarouche et lui enlève tous ses moyens. Elle ne peut se concentrer en elle-même; chaque fois qu'elle tente de

s'élever, elle s'éparpille en poussière comme un jet d'eau qui retombe. Qu'un ciel plein d'étoiles s'arrondisse sur sa tête, c'est en vain, si la solitude n'est pas autour d'elle; dépaysée, elle reste muette ainsi qu'une étrangère interdite. Elle est la pensée un peu capricieuse, aux habitudes prises, et qui ne sait pas changer.

D'aucuns ne se recueillent bien que dans la foule bruyante, justement où d'autres perdent toute faculté de réflexions. L'ambiance salutaire aux premiers est désavantageuse aux seconds. Il faut un auditoire à l'orateur et une retraite au poète. Tous les tempéraments sont dans la nature, et les plus heureux sont ceux qui savent se retirer du monde extérieur ou s'y confondre, qui s'en passent ou s'en servent à volonté.

Il est des hommes supérieurs qui portent leur pensée comme une lumière, dans la maison et dans la rue. Le bruit n'éteint pas la lumière.

Mais moi qui suis un être ordinaire, je professe une haine vigoureuse contre tout ce qui crie, grince ou hurle! Un coup de sifflet me prend une idée, quand j'en ai une, avec autant de facilité

qu'une rafale arrache une feuille à l'arbre, en automne!

Ah! le silence des soirs, qui en chantera la douceur, et qui maudira véhémentement le vacarme brutal, supplice des âmes paisibles et pieuses!

Guerre au bruit!

Pour lire à la Fête des Arbres

Jean Lahor, je crois, commence un poème par ce vers: "Aimez et vénérez, ne tuez pas les arbres;" excellent conseil qui paraît d'une application difficile chez les barbares.

Presque chaque jour d'été nous révèle un crime dont les journaux ne parlent pas: un arbuste gisant sur le sol, le tronc rompu, ayant éprouvé à quel point "cet âge est sans pitié;" une vieille plaine robuste et riche en ombre fraîche, ébranchée, ou complètement décapitée, à coups de hache, pour rendre la "voie" libre aux fils électriques tranchant l'espace. Plaisirs malicieux d'enfance irréfléchie, sacrifices inutiles imposés par des hommes d'affaires auxquels rien ne doit nuire sur la terre et dans le ciel.

Si j'étais échevin, j'ordonnerais l'inscription du vers de Jean Lahor à l'entrée de toutes nos places publiques, de tous nos parcs, au coin de toutes nos rues; et j'édicterais des pénalités sévères à l'égard de ceux qui ne s'y conformeraient pas. Il y a bien les lois, mais elles sont lettres mortes, les autorités ne les faisant guère respecter. Rien ne sert de planter des arbres, si l'on n'apprend au public à les aimer pour leur utilité et

leur beauté. Le peuple agit plus par ignorance que par méchanceté; il faut l'instruire en lui démontrant que les conséquences de son vandalisme retomberont sur lui et ses enfants.

Quand on regarde la ville de Montréal du haut de la montagne, elle semble toute couverte de feuillage. De gigantesques bouquets de cimes s'élèvent partout et noient par endroits les édifices. C'est l'effet du recul et de la hauteur. Certaines rues, les plus petites surtout, sont privées d'arbres, et d'autres sont bordées de végétaux rachitiques fichés dans deux pieds de pierre, et incessamment renouvelés. Passant leur vie à mourir, ils n'ont pas le loisir de croître. Ajoutez à cela les traitements que leur infligent les bambins...

Quant à nos forêts, on dit que le déboisement va grand train, pour le malheur de l'agriculture. Mais cette question touche à la politique,—terrain fangeux où il est imprudent de s'aventurer sans mandat. Lorsqu'il n'y aura plus de bois, nous serons inondés au printemps et desséchés l'été: les savants l'assurent.

Que la Fête des Arbres ne soit pas une célébration stérile; constituons-nous les gardiens volontaires des érables, des frênes, des hêtres et de tous les dispen-

sateurs d'ombre salutaire. Plantons des arbres si nous le pouvons, mais surtout prenons soin de ceux qui charment déjà nos yeux, et mettent une voilette de feuilles sur le visage trop ardent du soleil!

Un Tempérant

Du temps que j'étais "commis de bar," un soir, dans notre hôtel solitaire,—onze heures sonnaient,—apparut un étranger vêtu de noir, qui, s'accoudant au comptoir, demanda, d'une voix très douce, une absinthe suisse. Je la lui préparai. L'homme paya, mais ne vida pas son verre. Il semblait songeur. Au bout de cinq minutes, il redemanda une absinthe, suisse encore. Je lui fis observer que son verre était plein; il répondit:

—J'en veux une autre.

Il n'y toucha pas plus qu'à la première.

Toujours accoudé, immobile et silencieux, il avait l'air de vouloir passer la nuit dans l'hôtel, sans dire un mot ni boire une goutte. Intrigué, j'allai trouver le patron.

—Patron, lui dis-je, il y a un homme ici qui doit être fou. Il se fait servir de l'absinthe et n'en boit pas.

—Paye-t-il? questionna le patron.

—Comme le roi.

—Il ne fait pas de bruit, je crois?

—Non.

—Alors, laisse-le faire.

A mon retour, l'étranger n'avait pas changé d'attitude.

—Garçon, dit-il, en me voyant, une absinthe.

J'obéis. Son troisième verre demeura intact, comme les autres.

De onze heures à onze heures et demie, je lui en servis neuf. Puis je lui dis que nous allions fermer bientôt, de commencer à boire, s'il en avait envie.

—Très bien, servez-moi une autre absinthe.

Il ne la but pas, mais la paya.

Ça faisait dix.

A minuit moins le quart, je l'avertis qu'il devait s'en aller. Il y était résolu, quand survint le patron, qui eut un sursaut d'étonnement à la vue des dix verres pleins, à la file, sur le comptoir.

—Dites donc, Monsieur, fit-il, vous êtes un drôle de buveur, vous! Pourquoi payer de la boisson que vous ne buvez pas?

L'étranger, vêtu de noir, répondit courtoisement:

—C'est pour l'exemple: je suis de la tempérance.

Et il sortit.

Croquis Juif

Abraham, Isaac et Jacob causent sur le seuil de la porte, pendant que la postérité du deuxième se chamaille dans la rue. Toutes les cinq minutes, un automobile risque d'écrabouiller un morveux idéalement sale. Sarah, la grand-mère, met de temps en temps le nez— rien que cela, et c'est suffisant—à la fenêtre. Lia, la bru, rappelle un des enfants et lui rattache sa culotte qui s'émancipait hardiment. Le soleil rayonne sur cette troupe débraillée, mais grâce à une brise de l'ouest, ça ne sent pas mauvais.

La pudeur sauve, Lia retourne à la cuisine;—ai-je dit qu'elle en venait?— sa démarche est lourde et ressemble à celle d'une oie grasse. Elle a peut-être été jolie, du temps qu'elle était propre et soignait sa taille. Les ans l'ont soufflée; elle est mafflue, montueuse et ventrue. Isaac, son époux, maigriot comme une paille, vivante antithèse de sa... moitié,—le nez mis à part,—paraît un homme humble et bon. Il fume la cigarette continuellement, et jette les bouts assez longs pour un fils d'Israël. Il est taciturne et presque muet. Abraham, le grand-père, concentre en lui les généra-

tions qui l'ont précédé. Il est petit avec une grande barbe sel et poussière, et ses doigts crochus fourragent dedans,—ouais! Ses prunelles sont jaunes comme de l'or tout neuf. Son dos est voûté sous le poids de toute une race; il parle avec volubilité et agrandit ses mots de gestes exagérés. Jacob, le petit-fils, un type quelconque, l'écoute avec superstition, on dirait.

C'est une famille unie. Le grand-père a sa femme, le fils a la sienne; le petit-fils se mariera aussi, quoiqu'il ait l'air bien bête,—puisque cette disgrâce n'est un obstacle à l'amour légitime chez aucune nation. Je pourrais même vous nommer de mes amis...

Isaac est un père modèle. Chaque samedi, il arrive les mains chargées de ces étroits cônes de pâte remplis de crème à la glace, à un sou pièce, qu'il distribue tendrement à sa progéniture, laquelle en braille de plaisir. Survient alors Lia qui, voulant partager le festin sans trop priver personne, prélève d'un coup de langue sa part sur les sept ou huit cornets de la marmaille. Il n'y paraît véritablement pas, et tout le monde est content. Quant à Isaac, je ne lui ai jamais rien vu garder pour lui.

Bel exemple de sacrifice paternel! Méditez-le, jeunes gens qui fonderez un foyer, et vous, jeunes filles qui deviendrez peut-être mères de toute une tribu!

Le Mécontentement

L'homme n'est jamais content; cette effroyable banalité s'appuie sur l'expérience des siècles, sur celle de mon ami et la mienne.

Aussi est-il heureux que l'homme ne soit jamais content: autrement, il n'aurait pas le goût du mieux et ne poursuivrait pas sans cesse un inaccessible idéal. Il se complairait dans sa médiocrité, tel un sauvage dans sa tente, sans lever un coin de toile pour regarder les constellations.

Mes lecteurs savent si j'ai mauvais caractère; il me manque toujours quelque chose. Ma bonne humeur m'est aussi difficile à retrouver qu'une rime riche apparue soudain pour m'agacer et aussitôt disparue pour m'exaspérer davantage! Eh bien! je l'avoue franchement, si je n'étais constamment aiguillonné par la colère froide et le dépit sourd, je ne produirais rien, rien, rien!

Vous vous imaginez peut-être que les petits vers doux que j'écris parfois expriment un état d'âme d'une angélique suavité? Erreur profonde! ils sont brutalement couchés sur le papier la rage au coeur et presque l'écume à la bouche. Je n'en suis jamais content. Ils me sem-

blent insignifiants et faux. Et la prose? Parlons-en de la prose! Une presse rotative trépide moins que ma plume en ce moment! Certes, nul ne doit s'incriminer à plaisir, et vous ne connaîtrez point mon opinion sur ces lignes. Qu'il vous suffise de savoir mon parfait dégoût à leur égard.

Le mécontentement amer est mon stimulant le plus précieux: je me dis qu'il est inadmissible que je sois bête au point de ne pouvoir faire mieux. Et, naïvement, j'essaye. Le Dieu des écrivains m'aime suffisamment pour me laisser dans la salutaire conviction que je ne réussis jamais. Comme j'ai une énergie de béton armé, le courage ne m'abandonne pas, et je recommence sans fin, ainsi que les Danaïdes.

Puissé-je n'être content de ma vie! La satisfaction stupide me serait aussi fatale qu'une dose d'acide prussique.

Et puis, chers lecteurs, quel désappointement si vous ne me lisiez plus à cette place; entre nous, avouez-le: j'en éprouverai tant de plaisir!

Le 15.—A trois heures, trente-trois minutes, deux secondes et une fraction, entrons dans la fraicheur, en un fiacre dont la carrosserie correspond à la rosse qui le tire. Ciel d'un bleu à crever les yeux.

Passons devant chez les Allan, des gens à l'aise qui paraissent bien installés. Personne ne nous offre d'entrer. Pas autre chose à faire que de continuer dans le chemin qui tourne.

Arbres admirables. Petites chutes dans les rochers. Coupole de la cathédrale en vue. Large ruban du fleuve. Rencontrons beaucoup de ladies riches et laides, ennuyées et raides. Ne les saluons pas.

Atteignons l'observatoire où nous observons—naturellement—des Américains et des kodaks accompagnés de jeunes jolies filles. Nous fumons un cigare en cet endroit délicieux où les éventails électriques n'ont que faire, et qui est bien éclairé.

Revenons par chez Lumkins où, comme chacun sait, on vend d'excellente petite bière tous les jours, "le dimanche compris". Ne buvant pas, je reste à la porte à causer avec le garçon d'écurie,

un type qui parle le français sans le comprendre. Rien d'intéressant à rapporter, sinon qu'il me demande de lui trouver une place à la *Presse* ou à la *Patrie*,—il n'est pas difficile,—pour écrire ou soigner les chevaux. Je réponds poliment que je ne suis pas "persona grata" auprès de ces puissances, mais que j'essayerai avec le secours de Fournier.

Comme nous partons, ce garçon nous apporte une tranche d'ananas. Je la goûte peu, ayant depuis cinq minutes une envie folle de manger des carottes!

Dans la rue Sainte-Catherine, je remarque des hommes étrangement accoutrés, inconnus de mes parages. Ils ont un casque blanc, bombé, un habit bleu et un bâton à la main. Ils ont l'air de flâner, excepté à l'intersection des rues où ils aident les gens à traverser. Il paraît que ce sont des sergents de ville. Jamais vu ça. On apprend en voyage.

S'en manque de peu qu'on accroche un arrosoir, dont le tuyau d'arrière semble un énorme peigne d'eau. Les deux conducteurs engagent une petite conversation avec des mots en relief qui consolent des préciosités en vogue dans la haute société. Richepin eût été aux

oiseaux de les entendre. Mais quand on est avec des dames...

Parc Lafontaine. Des tramways autour. La montagne est encore ce qu'il y a de mieux. Nous y reviendrons.

Mise au Point

"Je l'ai, votre chatte!"

La bonne blague!

L'histoire que vous me bâillez-là, Jean Ryré, est tellement invraisemblable que même un journaliste n'en croirait rien!

Vous avez ma chatte, vous?

Ma chatte a mangé votre écureuil? Illusion que tout cela: laissez-moi rire, Jean!

D'abord, ma chatte a le sens esthétique trop développé pour jamais confondre l'écureuil avec le rat ou le moineau. Votre gentil animal—pour la mort duquel je vous offre mes sympathies, (a-t-il réellement vécu?)—a été victime d'un vagabond de ruelle, je le jurerais, d'un rôdeur sans scrupule et sans beauté; et de cette espèce de bête, il ne saurait être question en parlant de ma chatte, créature distinguée et de conscience fort délicate. (Voyez comme ça rime!) D'ailleurs ,j'ai déjà dit avec quels soins elle fut élevée. Ma chatte n'a donc pas croqué votre écureuil.

Ensuite,—notez bien ceci—pas plus que deux jours après la publication de mon article, je rentrais en possession de ma chatte! De quelle manière? Je le

raconterai plus tard, car le récit en vaut la peine. Toujours est-il que la blanche miauleuse aux yeux glauques habite de nouveau ma maison,—et n'en sortira pas de sitôt. Quel horrible matou gardez-vous dans la cave, Jean Ryré?

Par vos livres de classe, je vois que vous êtes très jeune. Attendez encore quelques années avant d'imaginer de pareilles balivernes avec chance de succès. Et surtout, adressez-les à moins sceptique [redacted] moi!

Bonsoir. Sans rancune.

Pauvres Bêtes!

Les chevaux ont sorti leur coiffure d'été. La façon n'en varie guère: les bêtes étant les seuls êtres assez intelligents pour se moquer de la mode. Un chapeau de paille à larges bords, à fond conique ordinairement, avec deux trous pour laisser passer les oreilles, sans plumes ni fleurs, ni raisins, ni légumes d'aucune espèce. La simplicité paraît ici toute pure.

Je comprends pourquoi les chapeaux des hommes n'ont pas de trous: le prochain recensement accuserait un trop grand nombre d'ânes. Le cheval montre bravement ses oreilles, lui, parce qu'il ne craint pas qu'on les prenne pour d'autres. Il a raison.

Le cheval, comme tous les animaux à poil ,n'est vêtu que de sa peau; c'est un avantage pendant les canicules, et un désavantage quand la mèche du fouet le cingle brutalement. Que de pauvres bêtes reviennent à l'écurie le corps zébré de boursouflures douloureuses, si lasses qu'elles n'ont plus même le coeur de lancer une ruade à l'idiot qui les a maltraitées! Elles ont fait leur possible; elles ont tiré à rompre les traits, mais elles étaient rendues, et la charge était

deux fois trop lourde. Les coups ne faisaient que du mal, la voiture n'avançait pas davantage.

J'ignore si c'est par sympathie naturelle et peut-être réciproque, les hommes —les femmes ne sont pas comprises dans cette appellation générale—m'ont toujours intéressé moins que les animaux. Aussi, voir battre injustement un de mes "frères inférieurs" m'exaspère au point que je tuerais le bourreau sans hésiter, si je le pouvais. Certes, je le regretterais ensuite, mais sur le moment, de quel bras impitoyable je vengerais la bête qui ne peut se défendre!

C'est qu'ils sont souvent dégoûtants, les hommes!

Je ne suis pas de ceux que révolte la peine du *fouet* appliquée aux brutes humaines; je la trouve juste, au contraire. Lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen d'atteindre et d'éveiller la sensibilité, on doit l'employer sans scrupule. Si ceux qui martyrisent les chevaux recevaient quelques-uns des coups qu'ils prodiguent, ils seraient vite corrigés.

Mais j'aime les bons charretiers qui, chaque matin, font passer les oreilles de leurs chevaux par les trous des grands chapeaux de paille, les conduisent du

côté de l'ombre, leur parlent au lieu de les fouetter, et leur laissent le temps de souffler après une rude montée.

Ceux-là ont toute mon amitié, et je les saluerais volontiers, eux, si je les connaissais, et leurs chevaux, s'ils me regardaient.

Le Drapeau

Les gens qui passeront "par chez nous" le jour de la Saint-Jean-Baptiste ne s'émerveilleront pas devant un prétentieux déploiement de pavillons et de banderoles.

Mais ceux qui ont de bons yeux apercevront, au troisième, un tricolore en papier de soie dont la hampe, mince comme une aiguille à laine, mesure à peine trois pouces.

Ma petite cousine — vous souvenez-vous d'elle? — a trouvé ce drapeau au fond d'un "sac de blé-d'Inde", et m'en a fait présent. J'ai été très touché de cette délicate attention; depuis que j'ai parlé d'elle en caractères d'imprimerie, elle prouve une ingéniosité incroyable à me plaire. Où la vanité ne se niche-t-elle pas?

Elle a eu du mérite néanmoins à me donner ce drapeau, car elle le trouvait "fin", — il n'est pas mal, en effet, et Musset aurait affirmé que le fabricant "l'avait fait tout petit pour le faire avec soin." Elle m'a seulement fait remarquer qu'il ne durera pas longtemps, et qu'il faut se garder de l'exposer à la pluie qui "le déteindrait", le bleu d'abord.

Il n'est pas d'homme plus docile que moi aux bonnes raisons des enfants; jusqu'au 24, — date anniversaire de ma naissance: curieuse coïncidence, observeraient les journaux jaunes, — j'ai promis de garder mon drapeau dans ma poche et, Dieu merci, je tiendrai parole! J'ai carte blanche pour le jour de fête nationale, et le déluge se renouvelât-il, je planterai bravement mon drapeau dans la balustrade de mon balcon! On est patriote ou l'on ne l'est pas!

— Tu sais, m'a dit ma petite cousine, ces affaires-là, c'est bon rien que pour une fois.

Réflexion profonde. Il y a beaucoup de choses dans la vie qui ne servent qu'une fois: la vie elle-même et l'allumette, par exemple.

J'ai grande hâte d'arborer mon drapeau; j'ai percé d'avance, avec une épingle, le trou qui le recevra. Enroulée sur un cure-dents, la soie ne se fripera pas. Ma petite cousine m'a d'ailleurs assuré que "ça se repasse."

J'espère que tout ira bien, qu'il fera beau, et que mon drapeau minuscule "claquera" dans le vent sans se déteindre et pourra même être utilisé l'année prochaine!

Les convulsions

Ma petite cousine — que voulez-vous? je n'ai pas mille connaissances: présentez-moi du monde, et j'en parlerai, — ma petite cousine possède une belle poupée au teint de cire rose, qui ferme ses yeux quand on la couche, — n'est-ce pas gentil? elle est toute jeune, — et qui dit "papa", "maman", peu distinctement à la vérité, mais lorsqu'on est averti, l'on comprend très bien. Son vocabulaire se limite à ces deux mots; bon signe: elle ne sera jamais bavarde!

Pour le dodo de sa poupée, ma petite cousine possède aussi un berceau, comme de raison, avec un lot de couvre-pieds et de taies d'oreillers brodés à la soie. Elle installe le berceau partout, de préférence dans ma chambre, parce que je ne dérange rien à ses choses. Elle a confiance en moi, et me charge volontiers de surveiller le poupon qui ne sait pas pleurer: sans ça!...

L'autre jour que j'étais de garde auprès du bébé endormi, l'idée me vint de tirer la "corde à papa," pour essayer de connaître le mécanisme. Mal m'en prit. Ma petite cousine accourut du fond de la maison, indignée, furieuse, absolument hors d'elle-même! Le courroux maternel

la revêtait d'une dignité effrayante. Elle regarda la poupée tranquille, et me dit:

— T'as de la chance! Faire parler un bébé qui dort, c'est très mauvais; s'il "avait tombé dans les convulsions?" Qu'est-ce que t'aurais fait, réponds?

Je ne répondis rien, réellement confus et repentant devant les conséquences possibles de mon acte irréfléchi. Je cherchais en vain une excuse, difficile à trouver, car je m'étais rendu coupable d'un abus de confiance indigne d'un homme d'honneur.

— Réponds, grondait ma petite cousine, qu'aurais-tu fait si la poupée avait tombé dans les convulsions?

Et sur un ton sinistre, impossible à rendre:

— Ça lui est déjà arrivé!

En effet, c'était la vraie question: qu'aurais-je fait? L'aurais-je frictionnée au Pain Killer, ou lui aurais-je versé dans la bouche du Liniment Minard? l'aurais-je bourrée de tapes dans le dos, ou lui aurais-je simplement pincé les jambes? Je n'en savais rien...

Mais ma petite cousine, elle, savait. Quand elle fut un peu calmée, et lorsqu'elle se fut assurée que je n'avais pas touché à la "corde à maman", elle me dit:

— Si elle venait à tomber dans les convulsions pendant mon absence, voici ce qu'il faut faire. Tu la déshabilleras et tu la baigneras dans l'eau froide, après lui avoir ôté ses souliers. Ensuite, tu la coucheras avec sa suce, tu m'entends?

Et elle ajouta comme conclusion, en un dernier sursaut de colère:

— Tout de même, si elle avait tombé dans les convulsions, t'aurais été bien embêté! Beau fin, va!

Au Feu

Je sais un drapeau français qui s'est bien conduit.

Je le porte à l'ordre du jour.

Hissé depuis la Saint-Jean-Baptiste sur le fronton de mon église paroissiale, il a bravé sans une brûlure les flammes d'un monstrueux brasier.

Le temple flambait. De la base au faîte, ce n'était que tourbillons d'étincelles et colonnes de feu. La coupole croulait par morceaux et la toiture crevait; par les orifices se ruait en sifflant un affreux vent rouge. D'énormes pièces d'acier, tordues comme des allumettes calcinées, s'effondraient en un fracas horrible. Des plaques de cuivre d'une phosphorescence verdâtre, à demi fondues, volaient pareilles à des bardeaux lumineux. Sous le ciel rose, la fumée large éployait un voile opaque où passaient des tisons incandescents. Tout crépitait épouvantablement. Les pompes à vapeur retentissaient de vibrations et de sifflements lugubres, et l'édifice se consumait aux exclamations sourdes de la foule. De temps en temps, d'immenses langues cramoisies serpentaient par les ouvertures et léchaient les murs de

pierre. Le brasier éclairait la nuit d'une lueur infernale.

La foudre toute seule avait fait cela. Un éclair rapide avait touché le toit, et l'église s'anéantissait.

Entre deux clochetons latéraux, frôlé par la poussière ardente, au-dessus de la fournaise dont la chaleur empourprait au loin les visages, le drapeau français battait au vent!

De l'énorme cuve en ébullition montaient des vagues écarlates et jaunes, et des lances de flammes aiguës. Le drapeau français battait au vent!

Sur la frénésie du feu, sur le sinistre incendie que rien n'apaisait, sur la rage de l'élément féroce, le drapeau français battait au vent!

Dans le firmament ébloui, où fuyaient des milliers de petites étoiles, dans les cris d'angoisse et les appels rauques, en pleine catastrophe, seul dans le danger, chiffon tricolore intrépide, le drapeau français battait au vent!

Aujourd'hui, il n'y a plus que des ruines où se posent les oiseaux. Dans les clochetons, les cloches sont mortes. Des fragments de structure déformée dessinent leurs silhouettes désolantes. Un pilier solitaire se dresse, intact, au milieu de l'enceinte. Où était le dôme s'arron-

dit la coupole des cieux. Le silence habite le temple ouvert où les orgues nouvelles avaient hier chanté...

Mais, comme une espérance dominant la tristesse, seul entre les clochetons latéraux, joyeux dans la brise qui le rend sonore, sans une brûlure à ses plis triomphants, le drapeau français flotte encore!

Poissons rouges

Parmi mes poissons rouges, — j'ai toujours eu des bêtes dans ma chambre, — j'en compte deux en or saumon, un en argent bleuâtre, deux en corail pâle, à nageoires noires, et un rose cuivré. Et encore, je vous énumère les teintes en "chiffres ronds", car ces jolis animaux sont tout en nuances. Ils ont des reflets variés et sont comme qui dirait de couleurs nageant entre deux eaux. Les écailles de leurs corps souples sont multicolores, et quand ils passent à travers la plante d'un vert métallique, le prisme entier resplendit.

Les poissons rouges — rarement rouges — mangent quand ils ont faim et lorsqu'on leur présente un aliment... comestible. La pomme, c'est proverbial, ne leur vaut rien. Ils dégustent leur déjeuner en silence, sans sortir de l'onde, et connaissent l'heure du repas comme vous et moi, mais avec cette particularité qu'ils ne sont jamais en retard à... table. Ces petits êtres ne dorment jamais, du moins pas tout haut, car je ne les entends pas ronfler, et ne les ai point vus préparer leur lit. Ils sont débrouillards et respirent dans l'eau, comme si c'était chez eux une fonction naturelle.

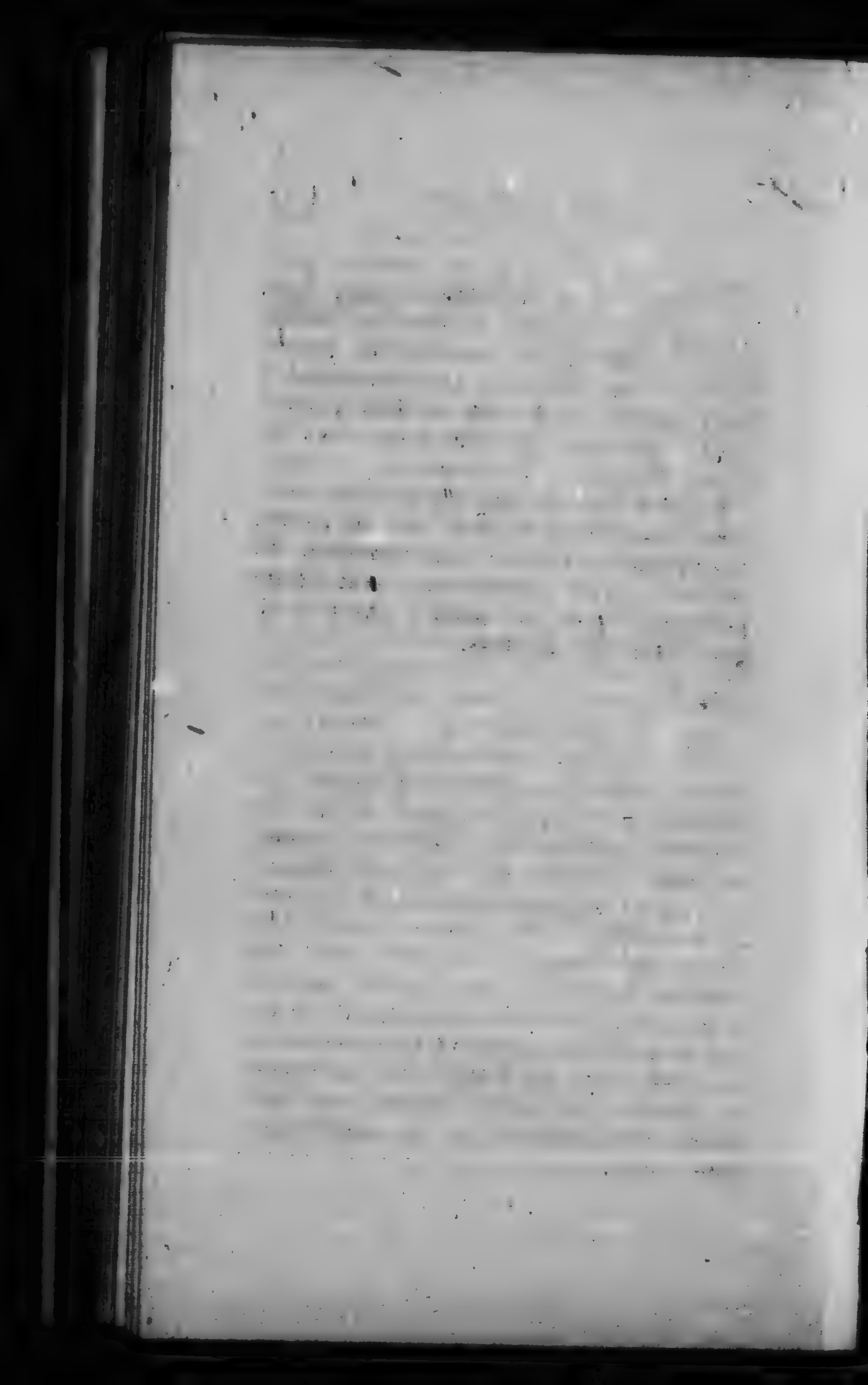
Ils se meuvent aussi très gracieusement, donc ils existent. Ils s'accoutument à la figure des gens, — ce que je ne puis pas toujours faire; — ils ont des yeux ronds sans paupières; ils n'en ont pas besoin, vivant dans des endroits superlativement arrosés, où la poussière ne s'élève pas. C'est commettre une erreur que de changer le liquide dont ils ont l'habitude, car ils regrettent l'ancien jusqu'à périr de nostalgie. Ils ont beaucoup de sentiment. J'ai eu un poisson japonais que la musique russe exaspérait à merveille. Il est mort pour avoir sauté hors de l'élément natal, en cours d'une crise dont le nom scientifique m'échappe.

Passons maintenant aux conseils. — A l'homme amoureux de l'oisiveté, mère de tous les vices, je conseille les poissons rouges. Il perdra des heures charmantes à ne rien faire. Il regardera des couleurs tendres dans l'eau verte et, par les suffocantes températures, il rêvera de la mer aux profondeurs mystérieuses où s'agitent toutes sortes de formes inimaginables. Il goûtera ce plaisir en paix, car les poissons ne le distrairont pas par des réflexions incongrues ou des éclats de rire, étant muets comme des... carpes.

Fait bizarre: un poisson ne se noie pas lorsqu'il a suffisamment d'eau pour

nager, c'est quand il en manque qu'il succombe. Les poissons rouges sont friands de mouches; ne leur en donnez pas: si vous les accoutumez au régime carné, ils en viendront insensiblement à vous mordre et à vous manger petit à petit, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de vous. Croyez-en ma vieille expérience.

Laissez vos poissons diriger leur existence comme ils l'entendent; ils savent mieux que vous ce qui leur convient. Et surtout, — ceci s'adresse aux tout jeunes amateurs, — ne les pêchez pas à la ligne: c'est très mauvais.



Ma petite amie

J'ai présenté ma petite amie (vous savez, celle qui m'a écrit qu'elle m'adore; un homme ne répète pas cela sans fierté), j'ai présenté ma petite amie à ma petite cousine.

En cette solennelle circonstance, j'ai peut-être éprouvé la plus forte émotion de ma vie. Je ne peux pas me passer de l'opinion de ma petite cousine dont le jugement est sûr et prompt. Ce n'est pas précisément que je craignais que ma petite amie lui déplût, mais avec les enfants, est-on jamais certain de rien?

Aussi avais-je exigé, tant pour les qualités morales que pour les charmes physiques, une expression de goût en un seul mot, autant que possible.

— Elle est belle, a décidé tout de suite ma petite cousine, dans la plénitude de sa précoce sagesse. Et elle lui a sauté sur les genoux.

Si je fus content!

Depuis ce jour-là, ma petite amie est la grande amie de ma petite cousine et, comme avant, ma petite amie à moi. J'adore ma petite amie qui m'adore à son tour, j'aime ma petite cousine, qui me comble de cadeaux. C'est le parfait bonheur à trois!

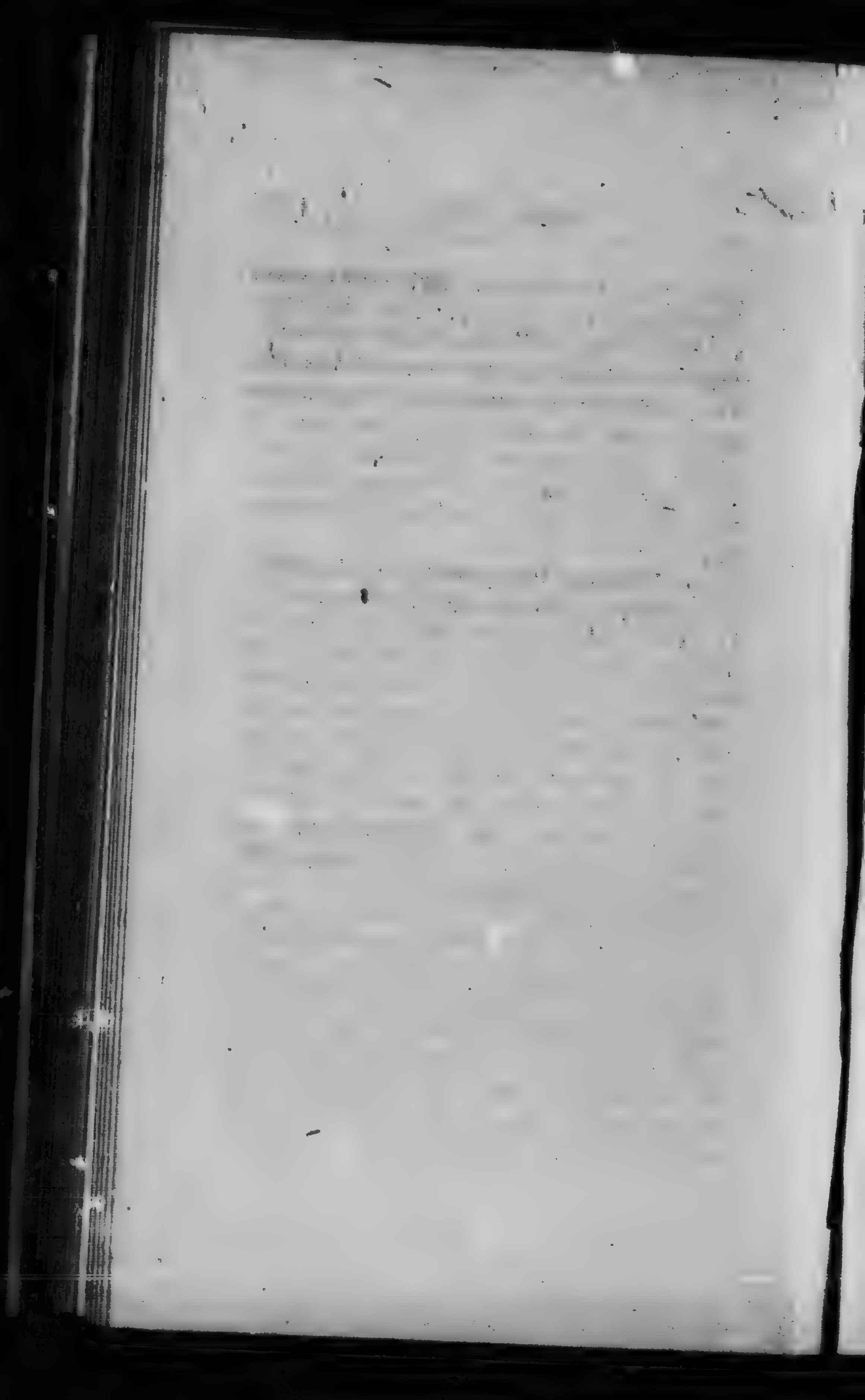
La seule chose à redouter dans cette réciprocité de tendresse, c'est le caractère ombrageux de ma petite cousine. Elle est accapareuse et jalouse; elle sait, comme pas une, prendre la grosse part des coeurs qu'elle aime, puis elle n'en veut céder miette, et va jusqu'à prétendre qu'on la vole indignement! J'exerce cependant une certaine autorité sur elle, vu mon âge, et je réussis assez bien à rendre à chacun son dû. Quant à ma petite amie, elle est la douceur même. Je ne la décris pas, parce que, l'aimant, je suis le dernier à la connaître, me feriez-vous remarquer. Il y a du vrai dans cette observation, et du faux. Mais ma petite cousine? Eh bien! ma petite cousine, qui est une femme,—ce qui, en l'occurrence, donne un poids énorme à ses paroles,—soutient que ma petite amie est la plus fine et la meilleure des femmes. Cette déclaration est entièrement corroborée par mon ami, qui est en train de polir des vers très amoureux.

Ma petite amie est, en effet, délicieuse, et si ma petite cousine l'aime en gros, moi je l'adore en détail, c'est-à-dire que je jouis des nuances et des subtiles délicatesses de son âme, qui échappent à ma petite cousine. En revanche, mon ami s'aperçoit un peu trop de tout, à en

juger par le soin qu'il met à transcrire lisiblement ses rimes...Cela me chiffonne un peu, je l'avoue, et si ma petite amie ne m'eût assuré maintes fois que c'est moi tout seul qu'elle aime, je serais navré. Ma vivante consolation dans le doute, c'est encore ma petite cousine. Elle qui s'y connait en amour, me certifie que ma petite amie ne peut changer.

— Comment le sais-tu? ai-je demandé.

— Tiens, c'est elle qui me l'a dit!



Lettre d'enfant

Ma petite cousine est partie pour Cobalt, il y a trois semaines. Voici la lettre que j'ai reçue d'elle, je transcris littéralement.

Mon beau Albert,

Cher cousin bavard.

C'est comme ça, tu n'attent pas que je sois rendue à Cobalt, pour rapporté ce que je dis sur le journal. (Il s'agit ici du "billet" sur la poupée dans les convulsions), *mon beau fin, si tu fait encore ton rapporteur comme ça, je ne t'envoirai pas les premiers bluets que je queillerai à la fin du moi, 4 suffit pour un puding. Ils sont pas maigre dans les montagnes de Cobalt*

papa nous a construit un beau petit château d'habitant avec laide de son cousin de Ville Marie près d'ici, il dit qu'il s'est ennuié de nous. Malgré que tu ma fait faché je te remercie de ton journal, maman dit que c'est parce que tu m'aime vrai, des becs à mon bon oncle et tante et toute la famille.

Quand j'irai te voir je serai assez grande pour te donner la volé, si tu me fais écrire encore des folies.

Ta cousine qui t'aime et te pardonne encore.

MARIE-JEANNE.

Sérieusement, là, entre nous, n'est-ce pas gentil? L'orthographe laisse à désirer, la ponctuation est plutôt rare, la grammaire est traitée par-dessous la jambe et la lettre est écrite au crayon. La mère de ma petite cousine ne lui permet pas encore l'encre: elle en abuserait et gâterait ses mouchoirs et ses toilettes.

Vous le voyez, elle ne connait pas le sens véritable de beaucoup des mots qu'elle emploie. Par exemple, quand elle dit: *mon beau Albert*, l'adjectif ne concerne ni mon physique ni mon moral; c'est tout simplement un terme affectueux. Il en est de même pour le mot: *fin*, qu'elle applique aux souliers neufs comme aux vieux garçons qui lui plaisent.

Quant au fond, elle exagère certainement sur la grosseur des bleuets de Cobalt; je lui ai toujours soupçonné de sérieuses aptitudes à la poésie lyrique.

Pour le reste, je trouve tout bien, même les menaces.

Maintenant qu'elle est loin, je ne vous parlerai plus de ma petite cousine d'ici longtemps, — et j'en ai grand deuil! Elle m'écrira, — je m'attends même à une mercuriale prochaine pour avoir dévoilé un document tout à fait confidentiel, — mais vous n'en saurez rien. Et puis, elle grandira là-bas; à son retour, elle ne sera plus la gamine d'aujourd'hui; la jeune fille aura fleuri, et, alors, adieu le plaisir!

Mais, au fait, dites-moi: après la publication de cette lettre, croyez-vous encore que j'invente?

Dans la Rue

"Que les temps son *dull!* s'écriait un cantonnier qui avait peut-être lu le Dr Choquette.

Toujours dans la rue, avec les chevaux, les chiens et les moineaux, le pauvre homme bourrait sa vieille pipe avec lenteur, ayant laissé choir son balai à ses pieds. Son interlocuteur, un Canayen dans les soixante-dix automnes, préposé à l'enlèvement de...ce que l'autre met en petits tas, le regardait tristement, en se taillant une chique substantielle à même une palette de tabac noir. Quand chacun eût commencé de goûter sa friandise selon le mode préféré, l'ancien dit:

— Drôle de temps, hein? Y fait beau cinq minutes, et pi y mouille une demi-heure. Une chance que j'ai des bottes qui prennent pas l'eau; autrement, à mon âge, j'serais pu dans c'te rue-icite!

L'autre répondit:

— C'printemps, je pouvais ben prendre un coup quand y tombait longtemps d'l'eau; aujourd'hui, j'peux pu, j'ai l'estomac détraqué. Un verre de p'tite bière, pi j'suis soûl. C'est embêtant dans l'service, quand l'inspecteur y passe! Queu métier! Y a quinze jours, dans les grosses

chaleurs, j'marchais dans la rue comme su du feu, l'asphalte brûlait mes s'melles et j'ai manqué vingt fois de *faire la toile*, tant que le soleil me tapait drét su la boule ! Les ceuses qui posent les trottoirs, ils triment dur, mais y ont par escousses des journées à l'ombre. Avez-vous une allumette, père?

Au ruban de son chapeau, le vieux prit deux allumettes et les tendit à son compagnon. Puis, il fit gicler un jet de salive brune, branla la tête en signe de commisération et cria: "Un pas!" à sa jument arrêtée derrière lui.

Ce fut un beau pas, un pas administratif.

La jument, grosse et pesante, fit mouvoir lentement ses quatre pattes selon l'ordre établi par le Créateur, ébranla le tombereau, parut réfléchir et, doucement, avec mille précautions, tira tant et si bien que les roues décrivirent un tour complet. Après ce tour de roues un autre tour de roues ,et le bonhomme continue de ramasser à pleine pelle. . .ce que l'autre met en petits tas, patiemment.

Jusqu'au bout de la rue, je les vis accomplissant chacun son humble besogne, tantôt s'appuyant, l'un sur sa pelle, l'autre sur son balai et discutant certaines décisions du contremaître; tantôt, l'un

vidant sa pipe, l'autre crachant sa chique, et s'offrant ensuite courtoisement de leur tabac respectif.

Braves gens!

Si vous voulez vous instruire en vous amusant, suivez mon exemple: écrivez des vers d'amour. Vous recevrez beaucoup de lettres charmantes ou idiotes qui vous ouvriront de vastes éclaircies sur l'âme humaine.

Les femmes, surtout, éprouvent le besoin de se confier à l'inconnu qui les a intéressées; elles lui abandonnent abondamment leurs secrets les plus intimes, en ne cachant que leurs noms, — et pas toujours! Sur le papier, elles font preuve d'une telle hardiesse que, sans les plus connaître ,on est certain de leur grande timidité. Ce sont presque toujours les mêmes qui vous font savoir l'état de leur coeur, vous soumettent un cas passionnel embarrassant, et vous assurent de leur profond amour de la poésie, — si vous êtes poète.

Quelques-unes prendront pour elles tout ce que vous imprimez, quoiqu'il n'ait jamais existé le moindre lien entre elles et vos pensées. D'autres, au contraire, reconnaîtront leurs petites amies, si vous avez précisé qu'*Elle* a les yeux bleus et les cheveux blonds. Et vous vous trouverez être, malgré vos sentiments honnêtes et votre répugnance pour

la polygamie, le père d'un nombreux harem!

Ah! le petit jeu des noms! Quand une femme prétend qu'elle a bien vu qu'il s'agissait d'Alice dans votre dernier sonnet, inutile de discuter: il faut boire Alice jusqu'à la lie! Vous ne ferez jamais croire à personne que vous avez imaginé une idylle amoureuse: on vous répondra que "ça parait trop vrai pour ne pas l'être!" La belle affaire! comme s'il fallait recouvrir le tout de fausseté dans les sentiments, les attitudes et les paroles!

Donc, j'ai dit que vous recevrez beaucoup de lettres. L'une débutera en ces termes: "Monsieur, vous m'avez fait bien de la peine. Je ne suis pas la femme que vous décrivez dans votre dernier article, qui m'a si vivement blessée...

Vous cherchez, et vous découvrez que votre dernier article, comme le précédent, parlait de n'importe quoi excepté de femmes. Quelques jours après, une autre épître: "Monsieur, je suis désolée. Malgré ma demande de vous taire à mon sujet, vous persistez à écrire des choses blessantes sur mon compte, dans votre dernier article..." Vous vous en référez à votre dernier article, — qui traite du *parapluie!*

Chose curieuse, ces lettres aux premières lignes sévères, se terminent presque invariablement ainsi: "Je vous pardonne, et je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. Votre humble amie..." La colère est tombée: c'est une invitation à...recommencer, quoi!

Il y a les lettres fines, qui sont rares. Celles-là ne demandent rien, ni cantique pour messe de mariage, ni acrostiche; à peine contiennent-elles un désir bien enveloppé de recevoir votre autographe, — en style brutal: une réponse.

Les lettres prétentieuses: "Moi, chétive, oserai-je vous demander un instant de votre précieuse attention pour examiner le modeste petit travail que je vous adresse..." Il faut un avant-midi pour déchiffrer le "petit travail" d'une écriture aussi atroce que le style.

Les lettres bêtes: "Monsieur, vous êtes un grand poète: on me l'a dit..."

Les lettres inqualifiables: "Monsieur, comme j'aimerais entrer en votre sanctuaire de l'Art! Mais je suis trop timide pour me présenter sans invitation. Un mot dans votre prochain "billet" obligerait beaucoup..."

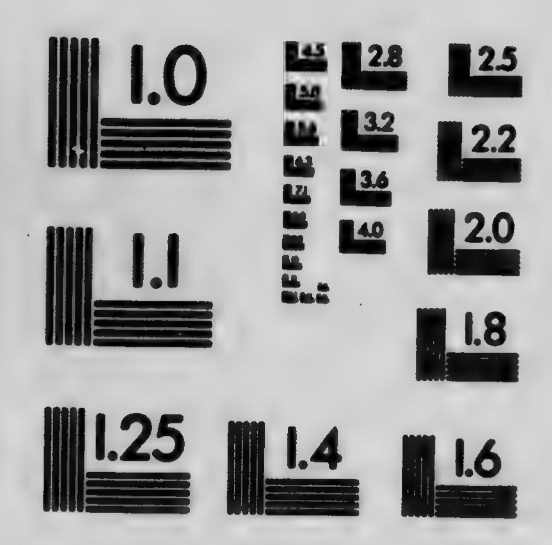
Zut!

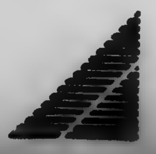




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Feuille volante

Dans le ciel d'aujourd'hui, il voyage un peu d'automne. Une brume aérienne tamise les rayons du soleil, le vent léger est frais, et les arbres frissonnants, à les bien examiner, annoncent l'envolée prochaine des premières feuilles mortes.

Le début de septembre tient encore beaucoup à l'été. Parfois, à certaines heures, un peu de langueur amollit le paysage; et le jeu des couleurs n'est pas encore commencé dans les bois, où le jaune changeant prévaut.

C'est septembre, un mois de nuances et de transition, un mois d'air argenté, de lumière adoucie. La fumée traîne dans l'espace, comme fatiguée, et sa teinte gris foncé s'épand sur le gris pâle de l'horizon rapproché. En vérité, l'été se meurt.

Quelques-uns le regretteront; moi, pas. Fut-il assez haïssable, celui-là! Qu'il dorme en paix, et que son souvenir périsse avec lui!

Maintenant que la plupart des gens qui vont à la campagne *pour se reposer* sont revenus harassés ou malades, c'est le temps d'y aller *pour voir*. La chaleur est modérée et les maringouins affectueux sont disparus. C'est l'époque où

la nature commence à se faire belle, pour célébrer le départ des citadins qui l'ont dédaignée pendant deux mois, en lui infligeant l'insulte de leur stupide indifférence!

Et la nature va s'en donner à coeur joie, pour son plaisir à elle d'abord, et celui de ses amoureux. Elle en a beaucoup, qui cheminent seuls afin de la mieux explorer dans tous les coins, et qui fuient les endroits fréquentés par d'autres personnages que les bêtes sauvages.

Oui, voici l'automne et sa grave beauté, qu'on ne connaît guère à la ville et qu'il faut aller chercher derrière la montagne, où les arbres font oublier la platitude de l'existence urbaine.

Voici l'automne, toujours le même et jamais semblable en sa bonne tristesse, son recueillement et sa solitude.

Alleluia! voici l'automne!

Si.....

Si nous avions de grandes ailes
Pour nous envoler à loisir
Partout où les heures sont belles,
Certes, nous en aurions plaisir!

Nous ne possédons pas ces choses;
Et les plus heureux des humains,
Hélas! n'ont que deux pieds, qu'ils posent
Où devraient s'appuyer leurs mains!

Si nous avions des ailes blanches,—
La couleur importe très peu,—
Nous volerions de branche en branche;
Planer au ciel serait un jeu.

Nous serions légers comme plume;
C'est nous qui serions les oiseaux;
Nous adopterions leurs coutumes;
Oh! barboter dans les trous d'eau!

Quand viendrait la saison des...niques—
O doux Amour, inspire-moi!
Que ton souvenir communique
A mon style un troublant émoi!—

Nous bâtirions des maisonnettes
Comestibles, avec du foin,
De sorte qu'en temps de disette
La faim ne nous troublerait point!

Même si nous avions des ailes,
Nous resterions hommes encor,—
J'y songe avec peine réelle;—
Nous oublierions l'amour pour l'or;

Nous demeurerions assez bêtes,—
Oh! mon amie, oyez ceci,—
Pour rêver à d'autre conquête
Que celle des yeux adoucis!

Pourtant, quel plaisir délectable,
Mon cher amour, que de bercer
Entre deux ailes...véritables
Un corps tendrement enlacé!

Qu'aurions-nous à faire autre chose?
Travailler? Pour quelle raison,
Quand toute sa vie on dispose
Des cieux, des pays, des saisons?

Misère des aéroplanes,
Engins à se casser le cou!
Avec nous autres, point de pannes,
Et des voyages n'importe où!

Ah Dieu! si nous avions des ailes,
Comme les légers alcyons!
Le long des routes éternelles,
Le jour, la nuit, nous volerions!

On connaîtrait toute la terre,
On explorerait tout l'azur,
Et plus près du ciel salutaire
On sentirait son coeur plus pur...

Nous n'avons pas d'ailes, Mesdames;
Pour ma part, j'en pleure souvent;
Mais Dieu nous octroya des âmes
Qui...battent le record du vent!

Il y a quelque temps, je fus victime d'une attaque de dissociation d'idées. Je ne connais pas la désignation scientifique. Mon esprit s'étant arrêté au mot *table*, je ne voyais aucun rapport entre le mot et la chose; un abîme de mystère les séparait subitement, l'objet n'était plus en relation directe avec son nom; bref, *table* ne signifiait plus rien pour moi. Comme chacun sait, cette anomalie indique un désordre cérébral plus ou moins grave, et Galien assure même que c'est un symptôme d'aliénation mentale à son premier stage, à son deuxième, soutient Hippocrate. J'étais inquiet. On me conseilla de consulter un médecin expert en ces sortes de maladies. J'en vis un.

— Monsieur le docteur, fis-je, je crois avoir besoin de vous.

— A votre service, répondit-il poliment.

Il me tâta le pouls, m'examina la langue, m'ausculta partout et ne trouva rien.

Je lui racontai mon aventure au sujet du mot *table*. Il ne parut point s'en occuper.

— Vous dormez très bien, n'est-ce pas?

— En effet.

— Vous mangez....

— A merveille.

— Vous ne ressentez de douleur nulle part?

— Nulle part.

— Je le savais. Rassurez-vous; vous ne mourrez pas. Rien de grave: c'est le cerveau qui est malade.

— Je m'en doutais un peu. Quel traitement me prescrivez-vous?

— Le repos complet.

— Je me repose continuellement.

— Eh bien! reposez-vous davantage. Si le mot *table* vous embrouille de nouveau, détruisez la cause de cette hallucination de forme douce: faites disparaître les tables de votre demeure.

— Et si cette...hallucination me vient au sujet du mot *chaise*?

— Jetez les chaises dehors, et tous les meubles qui provoqueraient des attaques. Il y va de votre raison. Mais, dites-moi: avez-vous des idées fixes?

Cette question me gênait. Je répondis en rougissant:

— Oui, monsieur le docteur, j'en ai une.

— Voyons, mon pauvre ami, qu'est-ce encore?

— Une petite amie à la campagne...

Le docteur fronça les sourcils:

— Voilà qui est dangereux. Je ne vois qu'un moyen de vous délivrer de cette idée-là...un seul moyen. Rappelez votre petite amie tout de suite: quand vous l'aurez, vous n'y penserez plus.

— Merci, monsieur le docteur.

— Et surtout, écoutez-moi bien: pas de médicaments,—ni pilules, ni potions, ni sirops, ni infusions, ni drogues d'aucune espèce! En l'art de guérir, seul le couteau compte. Ses effets sont les mêmes sur tout le monde; on le constate facilement. Dans votre cas, c'est différent: on ne peut pas vous couper la tête, dit-il, avec un spirituel sourire. Si vous ingurgitez quoi que ce soit d'un caractère prétendu curatif, je ne réponds pas de vous!

— Soyez tranquille, monsieur le docteur.

Et je sortis.

Quelques jours après cette consultation, j'appris que mon médecin ennemi des drogues venait d'être interné à St-Jean-de-Dieu, à la demande de trois confrères.

Une femme ayant eu recours à ses lumières, il avait diagnostiqué, fort habi-

lement, du reste, une tumeur à l'estomac. Voici l'ordonnance qui motiva l'internement :

Prendre un petit couteau, trois fois par jour, entre les repas, dans un véhicule huileux non médicinal.

La pauvre femme mourut au septième couteau.

MORALITÉ

On trouve toujours plus fou que soi.

La Nouveau-Née

J'avais pourtant promis de ne plus vous en parler, mais depuis quinze jours que ça me démange, je ne peux plus résister!

Ma petite cousine m'a écrit, — oui, toujours elle, toujours sa petite ombre! ...Elle m'apprend qu'elle a eu un autre bébé, une fille encore, que son père lui a donné pour la récompenser d'avoir été sage. Hum...C'est une mignonne poupée aux cheveux bruns, "pas en corde à linge, comme ceux de la première", me dit-elle, — de vrais cheveux qui frisent tout seuls en avant et bouclent naturellement en arrière. Elle se nomme Estelle. L'autre s'appelle Jeanne, une moitié du nom de sa mère, après le trait d'union.

J'aurais voulu être là pour la cérémonie du baptême. Je ne doute pas que j'eusse eu l'honneur d'être parrain, avec ma petite cousine pour marraine. Vous m'objecterez peut-être que ça ne se fait pas, que la mère est sérieusement empêchée de se rendre aux fonts baptismaux; mais ma petite cousine me mande qu'elle ne s'est jamais mieux portée que depuis l'arrivée d'Estelle. Alors, je ne vois pas...

J'aurais tort, cependant, de trop regretter mon absence: le nom choisi me plait. Toutes les jeunes filles desquelles j'ai entendu parler et qui se nomment Estelle, jouent du violon, et très bien. Estelle sera musicienne — et romanesque, va sans dire!

D'après ce que ma petite cousine me raconte, — et elle dit toujours la vérité, — comme elle ne s'attendait nullement à la naissance d'un deuxième bébé, elle n'avait pas préparé de layette et se trouva donc fort dépourvue quand Estelle fut venue. Alors, elle dépouilla Jeanne, — qui se laissa faire sans pleurer, la pauvre, — prit le berceau de l'aînée, l'installa près de sa couchette et dorlota mademoiselle Estelle aux yeux de l'autre toute nue, dans un coin, par terre!

Et ma petite cousine m'écrit cela froidement, comme si elle avait agi selon le plus élémentaire bon sens, la plus rigoureuse équité.

Quand je pense que Jeanne, c'est quasiment moi qui l'ai sevrée, et que je l'aimais comme ma propre enfant!

Quel mystère que le coeur des mères!

Restez avec nous, disent les arbres.

— Envolons-nous, disent les feuilles.

— Vous n'irez pas loin, reprennent les arbres.

— Qu'importe! répondent les feuilles, qui tombent une à une.

Dans les rues grises de brouillard, le long du trottoir où le vent les aligne capricieusement, les feuilles frémissent. Le cantonnier passe, les amoncelle, et leur gloire est finie. Adieu la brise, l'azur et le soleil!...

Comme les en assuraient les arbres avertis par beaucoup d'automnes, elles n'ont pas voltigé longtemps. Leur naïveté et leur fou désir de s'en aller elles ne savent où leur tenaient lieu d'expérience. Elles en sont mortes. Les plus heureuses ont plané une minute, peut-être, et ce fut tout leur voyage aérien. Le plaisir espéré valait-il qu'on tentât l'aventure? Les feuilles n'en révèleront rien. Quel joli livre pourtant, au seul énoncé du titre: MEMOIRES D'UNE FEUILLE MORTE!

Certaines feuilles tombent en tournoyant, comme étourdies de joie ou grisées du vertige de l'inconnu; d'autres tombent obliquement, sur une glissoire

invisible, on dirait; et d'autres droit vers le sol, comme appesanties d'un destin fatal. Ces divers mouvements seraient-ils des signes au moyen desquels les feuilles essaieraient de se faire comprendre des hommes? Pourquoi ces attitudes différentes dans la chute? Personne ne le sait; nous ignorons vraiment beaucoup de choses en ce monde. Il faut cependant y vivre et regarder choir plusieurs fois les feuilles sans rien connaître de leur petite âme végétale, frivole et douce, qui doit avoir froid, avoir peur, et qui tremble sans cesse...

Et l'arbre, lui, que ressent-il?

Il est certain qu'il emploie toutes ses forces à retenir les feuilles qu'il a faites avec sa sève. Sa peine est extrême lorsqu'il les voit partir l'une après l'autre. Sait-il, au moins, qu'elles lui reviendront? Comme adoucissement à son chagrin, a-t-il la conscience du renouveau; se doute-t-il que les feuilles jaunes, pourpres et brunes reparaîtront à ses vieilles branches dans la fraîche verdure des feuilles neuves? Mystère.

L'aspect changeant des arbres doit signifier quelque chose, aussi bien que l'expression mobile des visages. Nous ne saisissons pas le langage des êtres vivants qui sont d'un règne inférieur au

nôtre, parce que nous ne les aimons pas assez. Cet argument a été prouvé par Maeterlinc, dans *l'Oiseau bleu*. Il faut apprendre à voir hors de soi pour comprendre le monde extérieur, et c'est presque toujours en nous-mêmes que nous regardons, vaniteusement!

Les feuilles s'envolent, et nous ne savons rien de leur peine ou de leur plaisir intimes; si c'est, comme j'ai cru l'entendre, de leur plein gré qu'elles s'en vont, ou si elles cèdent à regret au maître de tous: le temps. Aucune lumière, non plus, sur le sentiment—ou la sensation, qui est sa petite soeur païenne—de l'arbre mystérieux, sinon qu'il a l'air grave et triste.

Et ce n'est pas grand'chose à qui voudrait tout savoir.

Le Parapluie

Dieu! que le temps est triste! "Il pleut dans mon coeur comme il pleut sur la ville..." Les beaux jours sont finis, jusqu'à la prochaine neige trop blanche pour donner des idées noires. En attendant, ce sera le règne du parapluie, presque son apothéose. Qu'il s'en perdra de ces commodes instruments dans les tramways, dans les escaliers, dans les chambres d'amis, partout enfin où quelque chose peut être oublié! Si la pensée du parapluie ramenait le ciel bleu! Chose certaine, c'est qu'elle détourne souvent l'ondée. Le parapluie est bien l'objet le plus ironique et le plus mystificateur qui existe. De connivence avec la "céleste voûte", lui, petite voûte portative coton ou de soie, il se moque des hommes et les berne à plaisir. Il a des liens de parenté avec l'arrosoir municipal, — quoique son rôle soit tout à fait différent; — il ne faut se fier ni à l'un ni à l'autre. Arroser les rues à la veille de l'orage et se faire promener par une température plus belle à mesure que l'on marche, voilà des goûts qui démontrent une extraordinaire aptitude à la moquerie. Chacun, selon son esprit, s'amuse de son voisin, et je sais

des gens qui se livrent à cette occupation toute leur vie: ce sont les observateurs et les psychologues, qui n'ont cependant rien de commun avec le parapluie, matériellement parlant.

Dans un ordre d'idées plus élevées et plus à la hauteur du sujet, le parapluie est le symbole de la protection. Il ne craint pas de se faire tremper pour préserver autrui; il s'expose, ce qui est d'ailleurs de son ressort. Son mérite n'en est pas moins réel, et ne se mesure pas à la circonférence de son tissu. L'automne le met à la peine, le printemps aussi; nommez-moi quelle saison le met à l'honneur! Quand l'azur resplendit, il ne sort pas; il demeure sec et flasque dans un coin noir et, seule, une bonne vieille dame dépourvue d'ombrelle et de vanité l'emmènera visiter le plein soleil. Il jouit rarement de la neige qui ne mouille pas, de la vraie neige d'hiver, car il est victime de son nom: parapluie.

Sortez-le donc, votre parapluie, — si vous ne l'avez pas perdu; — c'est un service à lui rendre: ça l'empêche de "se couper" dans les plis, et ça lui fera plaisir. Qu'il soit riche ou pauvre, au pommeau d'or ou de bois, faites-lui respirer l'air pur, et si votre canne y trouve à redire, confiez-la-moi: j'arrangerai ça...

"Frère, il faut mourir !"

Le rhume de cerveau, le rhume d'estomac et le rhumatisme sont trois sortes de rhumes qui courent fort en automne, me disais-je, en méditant sur la fragilité du corps humain, humain de partout, des pieds à la tête! La maladie et la mort font des cendres de tout ce que l'on aime et qui est beau, écrivait à peu près Baudelaire, et le plus triste, c'est qu'on n'y peut rien. L'homme est né pour mourir. Il passe comme les feuilles des arbres s'envolent, et qu'une autre génération de feuilles remplacera. Pascal constatait qu'un peu de sable au rein suffit à le mettre au cercueil, —et l'on entend les pelletées de terre tomber sinistrement! Les insensés qui se croient considérables, et les orgueilleux qui se jugent forts! Ils mourront comme les autres, exhalant la même pestilentielle odeur!

Ces pensées sont lugubres: il n'est pas mauvais qu'elles le soient. Il est salutaire, à certains moments, de rabattre sa jactance naturelle à grands coups de vérité. L'homme revient alors à son niveau normal: quatre pieds au-dessus de la fosse.

La plupart des gens parlent et vivent comme s'ils étaient éternels; ils n'ont pas le sentiment de la fuite du temps et des choses; la mort leur passe sur la tête en agitant leurs cheveux du vent de sa faulx, et ils font des projets, ils comptent leur argent et ils rient!

Il n'y a pourtant pas à regimber là contre: ils mourront! Pauvres ou millionnaires, ils mourront. Tôt ou tard, ils mourront. Décorés ou non, ignorés ou célèbres, ils mourront. LaFontaine l'a dit, en une formule trop modeste: "Le roi, l'âne et moi, nous mourrons." Rien de plus certain.

La mort est un événement important dans la vie,—pour soi, en tout cas. Les vivants l'oublient vite; les touchant de plus près, seule la leur comptera, —égoïsme presque posthume! Et peut-être s'en vanteront-ils jusque dans le tombeau, de leur belle mort, et leurs âmes hautaines feront-elles les vaines, comme celles des princes et des monarques dont a parlé Malherbe? Je n'en jurerais pas, mais...

Ayez soin de vous, le temps est traître, vous êtes si peu de chose...Si vous toussez, prenez...lisez les annonces. Et mourez le plus tard possible.

C'est la grâce que je vous souhaite.

Tout Passe...

Tout s'en va, même les tire-bouchons, disais-je à mon ami, en lui servant un verre de bière Molson. J'aime mon ami, et si je ne l'abreuve pas de nectar, c'est qu'il ne s'en trouve point sur le marché. Il m'a fait comprendre la beauté presque divine des vers de La Fontaine:

"Qu'un ami véritable est une douce
[chose!
"Il cherche vos besoins au fond de
[votre coeur.
"Il vous épargne la pudeur
"De les lui découvrir vous-même;
"Un songe, un rien, tout lui fait peur
"Quand il s'agit de ce qu'il aime."

Mon ami sait bien ce qui m'ennuie avant que je le lui confesse, et je sens ce qui le peine avant qu'il m'en ait soufflé mot. "Aimer, c'est deviner."

Pendant qu'il buvait à petits coups la blonde liqueur, je lui lisais de vieux vers pleins d'âme et de fautes de français. Il écoutait admirablement, les yeux mi-clos, sans bouger, en approuvant ici et là. Moi, je savais que ces rimes ne valaient rien, sinon par le sentiment qui n'excuse pas les faiblesses de style. Mais

il y avait là-dedans des expressions naïves de tendresses perdues, des spontanéités charmantes, enfin des choses délicieusement anciennes! Tout passe! Je ne suis plus le même, lui non plus, mais nous avons changé parallèlement, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisque nous nous comprenons comme autrefois.

Il est merveilleux que l'homme ne s'aperçoive du temps que lorsqu'il s'est enfui. Mon ami n'est pas vieux, je suis jeune, et nous avons déjà des souvenirs qui datent de longtemps, et qui nous lient davantage. Il m'a conté ses amours, il a connu les "troubles" de mon coeur plus léger que plume au vent; nos confidences réciproques nous ont fait rire ou pleurer, et chacun de nous en écoutant l'autre riait de soi-même et pleurait sur lui.

Incomparable ami! Je ne sais de combien de cylindres il a enrichi mon répertoire phonographique, et quel nombre de fois il a répondu pour moi à des jeunes filles qui demandaient mon autographe! C'est par délicatesse qu'il refuse d'écrire mes vers, mais parfois quand je suis trop occupé, il a l'obligeance de les signer. Avec cela, toujours le premier au téléphone quand il appelle. Ame d'or, coeur d'argent, tout

en métal, comme les héros de M. Chapman: "Et ces hommes de fer avaient des bras d'acier!"

Je "me languis" lorsque je suis longtemps sans le voir et que mon clavigraphe ne va plus, car il est excellent machiniste. Enfin, il possède des qualités à graver sur le marbre; il est désintéressé, généreux, loyal; il me dépasse de toute la tour Eiffel. J'ai honte de l'avouer; je soupçonne mon amitié de n'être pas sans un grain d'égoïsme! Quelle misère!

Mais lui est trop bon pour s'en apercevoir...

Petites Chansons

Il y a de jolies petites chansons, simples et douces. La mémoire les retient facilement et le coeur les apprend aussitôt. Elles s'envolent sur les ailes de musiques légères, ne montent pas bien haut, comme les papillons, et descendent se poser sur nos fronts où elles s'endorment harmonieusement. Naïves, elles plaisent, et sincères, elles émeuvent.

Naguère, j'ai entendu une petite chanson fine, un peu galante, dont je ne me rappelle ni l'air juste ni les mots précis, mais que je sais quand même. Je ne pourrais pas la redire aux autres; je la mettrais en vers, cependant, car elle est en moi, vivante autant que mon âme.

Il y a de jolies petites chansons presque muettes, dont la musique n'a jamais servi d'ailes au langage humain. La chanson de la brise dans les feuilles, et celle du ruisseau sur les cailloux sont les plus gracieuses. Qui ne les comprend? L'interprétation en est libre et s'harmonise toujours avec les sentiments de l'heure. Elles pleurent et rient avec nous, ces petites chansons-là, si nous avons du chagrin ou du bonheur. Elles bercent, elles caressent: elles ne sont pas bruyantes: elles laissent mon-

ter le rire ou le sanglot au-dessus de la terre sans en rien atténuer. Elles sont délicates; pour moi, ce sont les plus belles.

Quand les entendrai-je encore ces petites chansons qui murmurent pour tout le monde? Joie gratuite d'ici-bas, où les moindres plaisirs se paient! O bonté des petites chansons qui se donnent dans les bois et dans les champs, et, surtout, bonté de Dieu qui fait gazouiller l'eau et susurrer le vent!

Propos d'un ennuyé

J'ai perdu ma petite cousine, et mon ami voyage, à la recherche d'une mine d'or dont il n'a que vaguement l'adresse. Moi, je dépéris à la ville. J'ai peur du tonnerre, de la picote et du choléra, et chaque jour je crains de m'empoisonner avec les toniques que mon médecin me prescrit. Je ne mange presque plus, afin de m'éviter une indigestion peut-être mortelle. Bref, je suis malheureux.

Si encore, "pour charmer mon ennui," je jouais du piano ou de l'accordéon, mais je n'ai de talent musical d'aucune espèce. Ne sachant rien faire, j'écris.

Heureuses les jeunes filles qui "abattent" leur verge de dentelle au crochet par après-midi! C'est un travail délicat qui occupe agréablement les doigts sans accaparer l'intelligence, et qui laisse la pensée libre de voleter à son aise. Car les jeunes filles pensent — oui, messieurs! — jusqu'à un certain point, et même sérieusement, surtout quand elles s'adonnent à des ouvrages légers; elles comptent alors que le caractère apparemment frivole de leurs travaux voilera la nature de leurs méditations le plus souvent amoureuses, (cf. Alfred de

Musset) et dont elles ont la pudeur. Ce n'est pas moi qui leur reprocherai leurs sentiments.

Lorsqu'on écrit, — c'est un fait reconnu, — il faut coucher les mots sur le papier avec les lettres auxquelles ils ont droit, et se plier à beaucoup de règles arbitraires et vexatoires; tandis qu'en pensée, tout se présente sous forme d'images rapides et claires. Oh! quelles jolies choses on verrait dans les têtes des dentellières, si les têtes des dentellières étaient en cristal bien propre!

Regarder en soi passer les autres et soi-même sans en rien dire, c'est amusant, quand on est de bonne humeur et pas trop pessimiste. Les jeunes filles qui composent des fleurs de fil au moyen de petits crochets ont ordinairement des figures calmes et contentes. Tant mieux pour elles! Qu'elles ne s'avisent pas de changer leur fin outil pour une plume: leurs pensées seront toujours plus belles dites uniquement par leurs yeux.

Et si l'une d'elles — en récompense des compliments que je fais à toutes — voulait m'enseigner l'art de la dentelle au crochet, je lui en serais très reconnaissant, — surtout les jours pluvieux.

Le tunnel

Pourvu que le percement du tunnel projeté sous le Mont-Royal n'endommage pas les arbres, et ne compromette nullement la beauté du site, j'ai hâte de voir cela. La solidité de la montagne me rassure; ce n'est pas un si petit trou qui rendra dangereux ses beaux chemins tournants. Mais il me semble qu'avec le passage des trains disparaîtront la paix du paysage et la poésie de l'ombre, quand même les trépidations des lourdes machines ne sortiraient pas du couloir souterrain. Il suffira d'y voir pénétrer les locomotives crachant leur sale fumée, et de les savoir là, au-dessous, traînant, à grand renfort de charbon, animaux marchandises, hommes, pour sentir mourir quelque chose de doux et de reposant.

Un savant ingénieur qualifiera sans doute ces craintes de puériles: je souhaite qu'il dise vrai. Avec le progrès, les grandes entreprises modernes plus "gigantesques" les unes que les autres, et d'ailleurs profitables à l'humanité, on n'est jamais sûr de rien. Si un côté de l'existence y gagne, l'autre y perd, — et non le moindre. C'est la rançon du plus grand bien-être, de la vitesse, du maté-

rialisme, en somme, puisque, à notre époque, c'est du "physique" que l'on s'occupe davantage. Je ne vois pas bien ma montagne donnant accès à des théories de monstres noirs, empuantissant ses abords!

Je m'inquiète. Trop souvent j'ai fui les tramways, les camions, les automobiles, tout ce qui est laid et bruyant, tout ce qui sent mauvais et se hâte, pour rester insensible à cet envahissement, par la locomotive bête, du seul endroit agréable, tranquille et propre que possède la ville de Montréal.

S'il faut se plier aux exigences du commerce sous ses multiples formes, que ce ne soit pas sans maugréer.

Je maugrée de tout mon coeur!

Soyons contents

Ne voilà-t-il pas que mon ami se lamente encore! Le courage ne lui manque point; pour gagner sa subsistance, il achèterait et revendrait de vieilles claques, à petit bénéfice. Il exercerait n'importe quel métier, sans honte, étant un homme honorable. Mais il ressent souvent quelque amertume.

A peine avais-je franchi le seuil de sa porte qu'il s'écriait:

— Quelle existence! D'heure en heure, je me dépoétise; mon âme s'effeuille comme une fleur fragile au vent du travail matériel que j'accomplis avec dégoût, consciencieusement, par nécessité! (Métaphore tirée par les pétales, pensai-je.) Toi, tu écris des vers quand l'inspiration souffle, et dans ce temps-là seulement. Tu ne brusques ni tes sentiments ni ton style; quand tu sens que rien ne vient plus, tu cesses de rimer. Tes strophes ne représentent aucun salaire; tu dis ta pensée, tu traduis ton rêve "pour rien, pour le plaisir". Moi, juif errant de la réclame, (mon ami est évidemment imprégné d'esprit romantique) il faut que je "marche" sans repos, quelle que soit mon humeur, car l'argent

est la raison de ma besogne. Ah, ne faire que ce pour quoi l'on est né!

— Imbécile, répliquai-je doucement. Questionne tous les travailleurs de la terre, si c'est possible, et je serais fort surpris qu'il s'en trouvât un seul satisfait de son lot. Tu me prends pour exemple: eh bien! sache que mon travail, si noble soit-il, me lasse par moment jusqu'à l'abrutissement! Corriger trois ou quatre fois les épreuves d'un livre vous en dégoûte à pleurer. L'incertitude vous saisit quant à sa valeur artistique, et vous souffrez le pire des supplices. On regarde alors avec envie le cantonnier qui bêche la glace boueuse, sans souci, sans regret.

— Donc, répondit mon ami, tu préférerais être cantonnier?

— Ce n'est pas à dire. Toi?

— Moi...moi...je ne crois pas. Je me plains, voilà tout. Tiens, entre nous, j'imagine que si j'avais à choisir, je choisirais mal et serais encore plus malheureux, car le jugement n'est pas mon fort. Faisons notre métier avec allégresse; sachons être contents.

Mon ami avait raison: cela lui arrive parfois.

Un Rêve

Se faut-il inquiéter d'un rêve? Parfois.

C'était à l'approche des fêtes que j'eus ce rêve. J'entendis deux voix. L'une soupirait:

"Dire que je vais dépenser cinq piastres pour faire un cadeau à cette sotte Adrienne! Il le faut bien, je sais qu'elle me destine quelque chose..."

L'autre disait:

"Ce porte-bijoux est infiniment trop joli pour une buse comme Gabrielle! Le coeur me crève à l'idée de le lui offrir; mais il le faut bien..."

Et je vis, quelques jours après, — au cours du même rêve, — deux mignonnes boites attachées de faveurs, et chacune contenant — car je voyais comme avec des rayons X — une carte portant, la première:

"A ma chère amie Gabrielle, souhaits sincères de bonheur."

Et la seconde:

"A mon Adrienne chérie, sincères voeux d'éternelle félicité."

Ici, je me réveillai, parce que ça me piquait dans le dos.

Depuis que j'eus ce rêve, je n'accepte pas même un cigare au jour de l'an, et je ne crois sincères que les souhaits formu-

lés par des gens qui ne me donnent rien. En ma qualité (?) de pessimiste, j'ai davantage confiance dans les poignées de mains et les bonnes paroles souriantes qui coûtent si peu.

Je ne m'étonnerais pas cependant que j'eusse tort. Comme tout arrive, il se peut que certaines personnes maugréent intérieurement contre de simples formalités que l'étiquette impose. Elles exagèrent; on doit, jusqu'à un certain point, se plier aux usages. Le verbe *plier* n'est pas une impropriété en l'occurrence. En général, je ne pense pas que les hommes se souhaitent du bien de mauvaise grâce: loin de là, ils ne songent pas le moins du monde à ce qu'ils disent.

Entre grandes personnes, ne serait-il pas expédient de refuser tous les cadeaux, ne sachant guère s'ils sont enveloppés d'hypocrisie ou de franchise? Mais donnons-en, si nous le pouvons, sans nous occuper de l'accueil qui leur sera fait. Repoussés, ils nous reviendront; acceptés, ils nous reviendront encore, puisque tout présent en appelle un pareil.

Quelle comédie, et comme il est triste d'écrire des choses semblables!

L'Homme Nouveau

J'ai lu, dernièrement, dans un journal français, un article intitulé: *l'Homme nouveau.*

L'homme nouveau, qu'est-ce que c'est que ça? Il paraît que c'est l'homme qui sera, l'homme qui deviendra, l'homme qui aura totalement changé, l'homme qui fera concurrence à Dieu pour la perfection. L'homme nouveau différera tout à fait de nous, naturellement, puisque nous sommes de la vieille espèce.

Nous autres, nous remontons à Adam en ligne directe par nos défauts et nos qualités et tous les traits qui nous caractérisent; mais l'homme nouveau, lui, aura rompu toute attache avec nos lointains ancêtres; il sera *dernier cri*, on ne peut plus *modern style*. Un homme arriéré comme votre serviteur qui entend des choses pareilles s'amuse follement!

Certes, il est bon de désirer pour l'homme un état plus proche de la perfection; mais qu'un écrivain nous entretienne d'un homme renouvelé de fond en comble, ne possédant plus rien de sa nature originelle, et dont la présente attitude morale n'est, par anticipation, qu'une grossière caricature de sa future vertu, il est permis de rire.

Ouvrez la Bible, le plus vieux et le seul authentique document qui nous reste sur l'humanité la plus reculée, et vous y constaterez que l'homme de nos jours ne diffère en rien, au point de vue moral, de nos préhistoriques aïeux. Il est fier des mêmes qualités et honteux des mêmes défauts. Son âme est pareille: elle a des élans et des chutes, des aspirations idéales et de bas appétits. Rien n'a varié dans le fond de la nature humaine. Les hommes s'aiment et se détestent comme avant, ils s'assomment, se volent et se calomnient. L'homme nouveau ne se soustraira pas à la loi commune, à moins qu'il ne devienne un ange,—prodige qui ne s'opèrera pas sur terre!

Tenez pour certain que vous, moi et l'autre, avec nos tares antiques, nos atavismes ancestraux, nous sommes hommes nouveaux autant que ceux qui vivront dans cent mille ans!

L'homme n'est ni vieux, ni nouveau; il est l'homme, créé parfait et déchu par sa faute. Nul autre que Dieu ne lui rendra sa beauté première. La science ne fera pas de lui un être nouveau; la science peut bouleverser le monde, elle ne changera pas grand'chose à l'âme humaine, qui ne dépend pas d'elle. La science n'a rien expliqué du mystère de

l'au-delà dont, seule, la connaissance justifierait la croyance en un homme supérieur, complètement remanié.

Donc, n'ayons pas trop honte de nous: l'homme nouveau ne nous narguera pas de sitôt. Cependant, rien ne nous empêche de dépouiller le vieil homme, au sens de la Bible, — dont se moquent les savants, — et de travailler au progrès limité, ici-bas, de notre faible et pitoyable nature.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0

Excepté les artistes du Metropolitan, tout ce qui nous arrive de New-York devrait bien y rester. L'idée "américaine" de numéroter les rues, comme des lits d'hôpital, peut sourire à un peuple confondant en une même admiration les prouesses de la finance et les hauts faits de l'histoire, mais elle déplait souverainement aux esprits de race latine que le pouvoir corrupteur du chiffre n'a pas dénaturés.

Un chiffre seul inscrit sur une plaque ne dit rien, n'évoque rien; c'est un signe distinctif sans caractère, qui banalise à souhait. En un mot, c'est stupide!

La ville de Montréal n'a pourtant pas besoin qu'on la dépoétise en lui donnant l'aspect d'une addition. Voir un beau nom élevé quelque part désinfecte le regard qui s'est arrêté par malchance sur une face de Juif ou autre vermine d'importation! Un nom français nous rappelle que nous vivons dans une ville où tout ne nous est pas encore étranger; un nom de héros nous persuade — s'il est nécessaire — que les pages de nos annales peuvent briller en tout lieu, à la lumière de chaque soleil. Substituer des

chiffres à des noms, ce serait remplac
un poème par un livret de banque!

Entendez-vous d'ici les clameurs ind
gnées des Parisiens lisant, un beau m
tin: "27e avenue", pour "rue de Rivoli
ou "37e avenue", au lieu de "rue des Pr
tres-Saint-Germain-l'Auxerrois"! La r
volution éclaterait aussitôt. Ces gens-
savent ce que signifie un nom, ce qu'
confère de prestige à la voie publiqu
ayant l'honneur de le porter, to
comme une personne anoblie.

Les grands hommes ne pèsent pas gr
en regard de Sa Majesté le Chiffre. So
spectre effarouche les souvenirs
chasse les nobles rêves. Mais il para
que le progrès le veut ainsi: comba
tons-le!

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0: c'est la langu
nouvelle, mademoiselle, bien plus émo
vante que l'ancienne, et surtout — ol
surtout — plus pratique!

mplacer
que!
rs indi-
eau ma-
Rivoli",
des Prê-
La ré-
gens-là
ce qu'il
ublique
r, tout

pas gros
re. Son
irs et
l paraît
combat-

langue
s émou-
— oh!

